

JOURNAL DES DEMOISELLES

GOËTHE ⁽¹⁾

(TROISIÈME ARTICLE)

ROMANS ET POÉSIES

GOËTHE n'a pas écrit plus de trois romans ; tous les trois firent époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne.

Werther a donné naissance à un genre rêveur, sentimental & sombre, qui eut beaucoup d'imitateurs, dont Goëthe se moquait tout le premier ; mais qui malheureusement fit école parmi la jeunesse, & provoqua le dégoût de la vie & l'oubli des devoirs, aboutissant au suicide. Monsieur de Chateaubriand, dans son *René*, dans cette peinture admirable d'une âme fatiguée d'elle-même & qui s'écrie avec Job : *Mon âme s'est ennuyée de ma vie !* a mis à côté de ce dangereux exemple, sur les lèvres du père Aubry, la leçon grave & sévère : René a des remords, René n'approuve pas le mal qu'il a fait, tandis que *Werther* a une inconscience du devoir, un oubli de Dieu, un dédain des nobles lois de la morale, qui a dû pervertir plus d'un cœur & troubler plus d'une cervelle.

Vous ne lirez pas ce dangereux *Werther* ; vous ne suivrez pas le développement de ce caractère irritable qui rappelle en plus d'un endroit J. J. Rous-

seau ; vous ne lirez pas ces pages malsaines qui donnent le vertige ; *Werther* est un de ces romans, peste du cœur, plus périlleux que la peste d'Orient. Mais on peut en détacher pour vous une page gracieuse, celle où le héros décrit sa première entrevue avec Lolotte, cette Lolotte à la perte de laquelle il ne voulut pas survivre :

« Une servante, qui vint à la porte, nous pria d'attendre un instant, que mademoiselle Lolotte ne tarderait pas à venir. Je passai la cour pour me rendre à cette jolie maison ; je montai le perron, & lorsque j'entrai dans l'appartement, mes yeux furent frappés du spectacle le plus touchant que j'aie vu de ma vie. Six enfants, depuis l'âge de deux ans jusqu'à onze, s'empressaient autour d'une jeune personne d'une taille moyenne, bien prise, & vêtue d'une simple robe blanche garnie de nœuds couleur de rose. Elle tenait un pain bis dont elle coupait à chacun des enfants un morceau proportionné à son âge ou à son appétit. Elle le donnait d'un air si gracieux ! tandis que ceux-ci lui disaient simplement : *Grand merci !* en lui tendant leur petite main avant même que le morceau fût coupé. Enfin, contents d'avoir leur goûter, ils s'en allaient à la porte de la cour, les uns en

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, avril & novembre 1872.

sautant, les autres d'une manière plus posée, selon qu'ils étaient d'un caractère plus ou moins vif, pour voir les étrangers & la voiture qui devait emmener leur chère Lolotte.

» Je vous demande pardon, me dit-elle, de vous avoir donné la peine de monter & de faire attendre ces dames. Occupée à m'habiller & aux petits soins de ménage que demande mon absence, j'avais oublié de donner à goûter à mes enfants, & ils ne veulent pas que personne que moi leur coupe du pain... »

Ce joli tableau d'intérieur peut être ajouté à la série de peintures tracées par les grands écrivains, & qui représentent la femme dans la simplicité des occupations domestiques, depuis Rebecca donnant à boire aux chameaux d'Éliézer, jusques à Eugénie de Guérin se représentant elle-même, lavant à la fontaine, & trouvant que rien n'est si joli que de laver.

Mignon, que les peintres ont tant de fois représentée, *Mignon*, figure idéale que tourmente la nostalgie du ciel, donne seule de l'intérêt au second roman de Goëthe : *Wilhem Meister*.

Dans cet ouvrage, l'auteur fait passer sous les yeux du lecteur comme un panorama de caractères & d'événements empruntés à la vie ordinaire & mêlés de discussions littéraires & philosophiques; *Wilhem* est un être assez nul, qui sert de lien pour rattacher à une espèce d'unité ces marchands, ces nobles, ces roturiers, ces comédiens, ces comtesses & ces actrices qui circulent dans le roman; il sert de porte-voix à Goëthe pour énoncer ses théories en littérature; au milieu de ce tourbillon de figures diverses, au milieu de ces longs entretiens, apparaît *Mignon*, enfant malheureuse que *Wilhem* a arrachée à des bohémiens qui la torturaient; elle le sert comme une esclave, elle l'aime comme une fiancée; elle veut l'entraîner avec elle en Italie, & elle lui redit ces vers charmants & si connus :

« Connais-tu le pays où fleurit le citronnier, où la pomme d'or de l'oranger mûrit à l'abri de son feuillage sombre? Là, le souffle le plus doux part sans cesse d'un ciel toujours bleu; là, le myrte croît solitaire & le laurier s'élève haut dans les cieus. Ce doux pays, le connais-tu? c'est là, ô mon bien-aimé, c'est là que je voudrais aller avec toi!

» La connais-tu la maison dont la coupole est soutenue par des colonnes, où tout étincelle & brille. Les statues de marbre de la grande salle me regardent & me disent : Que t'a-t-on fait, pauvre enfant? cette maison la connais-tu? C'est là c'est là, ô mon protecteur! que je voudrais aller avec toi!

» Connais-tu la montagne & son sentier bru-

meux? la mule y cherche sa route. À travers les nuages; l'antique famille du dragon, habite dans ses cavernes; les flots du torrent passent sur les débris des rochers qui s'écroulent. Cette montagne, la connais-tu? c'est là! c'est là, que notre route nous conduit : c'est là, ô mon père! qu'il nous faut aller!

La pauvre *Mignon* meurt, & *Wilhem* continue ses voyages & ses discussions. Il y a, dans ce livre singulier, des pages pleines d'âme sur la religion & la nécessité de la foi; des descriptions de paysages ravissantes, des tableaux de genre touchants & délicieux, tels que celui de la famille de paysans qui rappelle à l'écrivain la sainte Famille; mais ces rares beautés sont noyées dans le vague du sujet & dans les disputes à perte de vue, à peu près comme un Raphaël ou un Gérard Dow seraient voilés par la fumée d'une tabagie allemande.

Hermann & *Dorothee* forme une espèce d'idylle domestique, consacrée aux tranquilles amours d'un allemand & de sa fiancée. Ce roman, un peu traînant pour la vivacité française, a fait école de l'autre côté du Rhin : il a produit un grand nombre de livres consacrés à la peinture exacte, à peine idéalisée, de la vie journalière. Auguste Lafontaine est élève de Goëthe, & l'on aurait peine à croire que les *Tableaux de Famille*, les *Nouveaux Tableaux de Famille*, toutes ces scènes si placides & si tendres, aient dû leur origine au sombre railleur qui a créé *Faust*.

Les poésies de Goëthe sont en grand nombre & révèlent le génie le plus souple & le plus varié, naïf & philosophique, calme & passionné. On cite la *Fiancée de Corinthe*, le *Dieu & la Bayadère*, le *Pêcheur*, le *Roi des Aulnes*. Il est probable que nos lectrices connaissent & chantent quelques unes des ces œuvres charmantes, mises en musique par Schubert. Les *Mélanges* & les *Paraboles* de Goëthe montrent une autre face de ce fécond & prodigieux talent; ajoutons-y ses *Travaux critiques & artistiques*, ses traductions du flamand (*le roman du Renard*) du tchèque, du slave, du grec, ses travaux comme naturaliste & comme physicien; ses études sur l'*Architecture*, sa vaste correspondance, ses *Mémoires*, & nous pourrions admirer la singulière & inépuisable variété d'un talent qui s'est manifesté sous tant de formes. Il a interrogé la nature, il a interrogé le cœur humain, mais l'immense orgueil de ce géant de l'intelligence ne lui a pas permis d'entendre cette réponse que Dieu fait aux âmes simples & qu'il faut pénétrer plus avant dans les secrets du temps & de l'éternité que ne l'auraient fait ensemble Hegel, Goëthe & Humboldt, ces gloires de la Germanie.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE LA MÈRE MARIE DE LA PROVIDENCE ⁽¹⁾

(EUGÉNIE SMET)

Les beaux jours ont fini; l'automne a ramené le Jour des Morts, le peuple de Paris, pauvre peuple à moitié païen, a porté ses couronnes aux tombeaux du Père-Lachaise & de Montmartre; la nature est en deuil, le moment semble propice pour vous parler encore une fois d'Eugénie Smet, cette fidèle amie des morts, la fondatrice des *Religieuses auxiliatrices des âmes du Purgatoire*, cette dévouée compagne de ceux que la terre oubliait, cette consolatrice de ceux qui appelaient en vain le secours de leurs parents & de leurs amis.

Entre tous les dogmes de l'Église, sa foi profonde s'attacha à celui des expiations réservées aux défunts dans une autre vie; entre toutes les œuvres de charité, son cœur tendre & ardent choisit celle-là : réparer pour qui ne pouvait plus réparer, acquérir des mérites & les céder à ceux qui désormais étaient frappés de stérilité; soulager, par la prière & les œuvres, ceux dont la voix plaintive ne s'entendait plus ici-bas. Elle embrassa d'un immense amour tous les morts, inconnus, étrangers; elle pensa à ceux qui n'avaient pas de famille, pas d'amis, à ceux pour qui personne ne priait; aux morts du champ de bataille, à ceux que les flots ont ensevelis, aux morts des contrées lointaines, à tous ces êtres qui, un instant, ont paru sur le globe, & qui sont allés dans la maison de leur éternité. Et pressée par son dévouement & sa foi, elle les visita dans ces prisons où la justice divine, si rigide & si pure, les retient jusqu'à l'entière expiation.

Elle versa sur ces captifs les trésors de sa prière,

elle s'associa des compagnes pour cette œuvre; sa charité ingénieuse inventa de nouveaux modes de faire le bien, & à chaque sacrifice, à chaque heure consacrée au soulagement du prochain, les religieuses auxiliatrices, filles d'Eugénie, disent à Dieu: Nous vous offrons ces mérites pour les âmes souffrantes. Rien pour nous: tout pour elles!

Voilà quelle fut la pensée d'Eugénie, qui s'appela en religion mère Marie de la Providence, doux nom justifié par les multiples bienfaits de cette Providence à laquelle, dès ses plus jeunes ans, elle s'était abandonnée. Une excellente notice vient de paraître, & raconte avec détail & mille fois mieux que nous ne pourrions le faire, cette noble vie, illuminée par l'amour du bien, par l'enthousiasme de la vertu & sanctifiée par la souffrance & la mort. Nous recommandons ce bon livre à nos lectrices: elles aimeront l'œuvre et la principale ouvrière, & à ce grand nombre d'âmes en deuil que les années de guerres & de luttes civiles ont désolées, nous croyons ouvrir une source de consolation en leur faisant connaître ce bon livre, cette belle œuvre & cette grande âme ⁽¹⁾.

M. B.

DEUX FILLES DE NOTRE MONDE

PAR MADAME LA COMTESSE DE B.....T ⁽²⁾.

Ce titre exclusif, assez malheureusement choisi, a peut-être rebuté plus d'un lecteur, & c'est grand dommage, car le livre, si mal annoncé, est charmant & délicieux. Nous l'avons lu cet automne, en famille: deux hommes d'un âge mûr, trois mères de famille, quatre jeunes filles se trouvaient réunis dans un vieux château, &, après le dîner,

(1) Voir année 1871.

(1) Un beau volume, prix 2 fr. 50. Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

(2) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix: 2 f.

on lisait *Deux filles de notre monde*, & tous, vieux ou jeunes, s'attendrissaient jusqu'aux larmes ou riaient d'un rire fou. L'aimable comtesse a si bien peint ce monde distingué où elle vit : vertus, travers, charme, ridicule, tout est raconté de verve dans ces pages spirituelles & vivantes ; la fable même, quoique intéressante, n'est qu'un cadre où figurent des caractères frappants de vérité & des scènes touchées avec le pinceau le plus délicat. Je citerai surtout les pages consacrées à la société de Rome, où il semble qu'on circule soi-même dans ce joli salon de l'ambassade française, & qu'on y entende causer le vicomte de Valsuzon & sa gracieuse interlocutrice, la femme de l'ambassadeur.

Nous signalons ce volume distingué, pieux, amusant, à toutes nos lectrices : elles nous remercieront.

LIVRES D'ÉTRENNES

—
LES

LÉGENDES DE SAINTE GENEVIÈVE

RECUEILLIES PAR ED. DELALAIN.

Nul pays peut-être ne trouve à ses origines de

plus belles, de plus nobles figures que la France ; l'évêque Remy, le Sicambre converti, sa douce & vaillante femme Clotilde, la fileuse Geneviève, leur amie & leur conseil, commencent cette galerie de saints prêtres, de guerriers, de femmes charitables & pures, de saints & de saintes de tout âge & de toute condition qui ont fait la France, & l'on ne peut mieux éveiller l'esprit de l'enfance qu'en lui présentant ces admirables légendes, qui sont les premières étapes de notre histoire nationale.

Le nouveau livre d'étrennes que nous recommandons à nos lectrices, renferme l'histoire de la patronne de Paris, racontée avec beaucoup d'âme & de simplicité, & enrichie d'une jolie nouvelle : *le Journal d'un père*, qui fera couler des larmes d'attendrissement.

Les gravures qui ornent ce volume sont délicieuses & nous remettent en mémoire d'autres livres d'étrennes que nous avons précédemment annoncés : *la Bible du jeune âge*, *les Annales de l'Antiquité*, *les Siècles illustres*, livres d'étrennes par l'élégance distinguée de leur enveloppe, livres sérieux par la pensée qui les a inspirés (1).

M. B.

(1) Chez Amédée Bédelet, 14, rue Séguier. — Un joli volume cartonné, prix : 4 fr. ; avec gravures coloriées, 5 fr. 25 c.

LES SAINTES DE FRANCE

QUOIQUE la France vaincue & la malheureuse Alsace ne soient plus unies que par les fibres de l'âme, ce lien intime suffit pour que nous regardions toujours comme nôtre, sainte Odile, patronne de la belle province arrachée des flancs de la mère patrie. Les nouveaux maîtres, les Prussiens l'honorèrent-ils dans son sanctuaire du Saint-Mont, où depuis près de mille ans elle accueille les vœux de ses compatriotes ? Ils ne la retrouvent pas dans leur histoire : elle était chrétienne, catholique, sainte, à une époque où la Prusse, encore plongée dans l'idolâtrie, martyrisait le saint évêque Adalbert, qui voulait lui annoncer l'Évangile ; car on ne peut l'oublier, la nation prussienne est la dernière venue dans la famille chrétienne.

Odile était fille d'Etichon, duc d'Alsace & de Berwinde, tante maternelle de saint Léger. Elle vint au monde aveugle, & ne recouvra la vue qu'en recevant le saint baptême. Semblable à sainte Jeanne de Valois, elle n'était pas chérie de son père ; il l'éloigna de sa présence & la fit élever en Franche-Comté, au monastère de Palme ; cette pieuse enfant, rejetée par ses parents, put dire à Dieu avec le saint roi : *Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais vous avez pris soin de moi* ; elle suivit la règle des religieuses sous le toit desquelles elle s'abritait, & elle vécut avec une pureté & une piété singulières, priant sans cesse pour son père qui la délaissait. Un de ses frères, Hugues, entreprit inutilement de le fléchir en faveur d'Odile ; Etichon, dans un accès de fureur barbare, frappa son fils & l'étendit mort à ses pieds. Le repentir

suivit le crime : Odile fut aussitôt appelée auprès de son père ; il la traita avec douceur, il lui donna un vaste domaine avec le château de Hohenburg, &, de son consentement, elle y établit une communauté de vierges. Etichon vécut & mourut dans l'exercice d'une austère pénitence.

Le monastère d'Hohenburg se peupla rapidement : Odile y gouverna jusqu'à cent trente religieuses ; elle s'occupait surtout des pauvres, & pour éviter à leur faiblesse le rude sentier qui menait au couvent, elle fit bâtir un hôpital au pied de la montagne, &, à côté, un second monastère. Elle vécut jusqu'à un âge avancé, après avoir édifié par sa sagesse, sa douceur, sa charité, tous ceux qui l'avaient connue. On place sa mort au 13 décembre 720.

L'Alsace lui a rendu le culte le plus assidu ; la

Haute-Montagne est nommée aujourd'hui la Sainte-Montagne, elle attire, tous les ans, de nombreux pèlerins venant vénérer les reliques de la fille d'Etichon, qui, par miracle, ont échappé aux désastres de la guerre & des révolutions.

On révere aussi, le 7 décembre, sainte Fare, première abbesse de Marmoutiers, vierge qui vécut très-sainement.

Nous avons cité, dans le cours de cette année, quelques-unes des saintes, couronne immortelle de l'Eglise ; mais notre tableau est forcément incomplet, & nos lectrices seraient surprises si elles savaient combien chaque province a pu compter de saints, de saintes & de personnages vénérables. Ce serait une curieuse étude à faire & une imposante collection à rassembler.

M. B.

L'ARBRE DE NOËL

CONTE DU COIN DU FEU

C'ÉTAIT un jour de veille de Noël.

Hans Péters, pauvre & honnête bûcheron de la forêt de Walbourg, s'était toutte la journée, creusé inutilement la tête, afin d'imaginer ce qu'il pourrait bien donner en étrennes à son petit Frantz. Or le pauvre Péters n'avait rien inventé ; de sorte qu'il avait le cœur tout gros, d'autant plus gros que maître Frantz s'était levé le matin avec un flair inquiet & un certain air d'impatience annonçant bien l'attente d'un événement.

Frantz, disons-le tout de suite, était un jeune personnage de six ans, aux grosses joues rondes & roses, ayant de beaux yeux noirs sous une belle chevelure blonde, en tout charmant à voir avec sa physionomie fine, ouverte & espiègle, quoique voilée, de temps en temps, de cette nuance de gravité, caractère distinctif des jeunes esprits intelligents, chez qui une précoce réflexion devance quelquefois l'âge.

Frantz était en outre l'unique enfant, le seul compagnon du pauvre Péters, devenu veuf dès les premières années de son mariage. Aussi celui-ci le chérissait-il non-seulement avec la tendresse d'un père, mais encore avec celle d'une mère. Car Frantz & Péters, le père & le *petiot*, composaient à eux deux leur unique & mutuelle famille.

Comment l'honnête bûcheron en était-il arrivé à ce dur degré de pauvreté ? — Hélas ! ce serait là

le sujet d'une autre & inutile histoire. Ce qu'il y a de trop certain, c'est que Péters était pauvre, oh ! mais pauvre comme un cœur simple & comme un honnête homme qui se mêle d'avoir du guignon ! Aussi la chair était-elle maigre bien souvent & le pain rare quelquefois, dans la pauvre cabane, où l'observance forcée ramenait carême & jeûne beaucoup plus fréquemment que sur le calendrier.

Par exemple, la seule chose qui ne manquât pas chez le pauvre Péters, c'était le bois. Quant à cela, on comprend qu'en sa qualité de bûcheron, il y pourvoyait sans trop de peine. Donc, il y avait toujours bon feu, c'est-à-dire, au résumé, peu d'heures de tristesse véritable sous l'humble toit de notre petite famille. — Le feu n'est-il pas la gaieté de l'âtre ? le feu n'est-il pas la joie vive du foyer ? On peut même ajouter qu'il rend philosophe. Il dégourdit l'esprit & le corps ; il endort le chagrin & les inquiétudes ; il console presque comme un ami, parce qu'il cause à peu près de même. Le cœur a rarement froid quand les membres se sentent à l'aise, réconfortés qu'il sont par une douce chaleur.

Aussi, après une journée de travail actif mais fortifiant, lorsque, le soir, au retour de la forêt, après un frugal souper, Péters venait ajouter une bonne bourrée au feu, en se frottant les mains & en disant gaillardement :

« Allons, *petiot*, chauffons-nous. » La bise

la gelée avaient beau pétiller au dehors, le vent ou la pluie avaient beau faire leur vacarme à la porte ; il y avait encore du bonheur, presque du plaisir, dans la situation de ces deux êtres solitaires à qui le ciel avait donné un meilleur bien, au résumé, que la richesse ; une affection sincère & réciproque, & un cœur fait pour en jouir sans grand regret d'autre chose. C'était alors que, pour mieux se serrer l'un contre l'autre, Péters prenait le *petiot* sur ses genoux, l'emmailottait pour ainsi dire de ses deux bras, exposait ses petits pieds nus aux caresses du foyer, tandis que le regard de Frantz poursuivait en souriant toutes ces lutines couleurs qui se jouent dans la flamme quand elle brille, jusqu'à ce que, fatigués de ces éblouissantes visions, les yeux de l'enfant se fermaient peu à peu d'eux-mêmes, & que, cédant à une autre influence, il laissât retomber sa blonde tête alanguie & s'endormir.

Cependant Péters, qui habitait au milieu de la forêt, n'avait guère de voisin dont il pût réclamer momentanément un service. Rien non plus, ce jour-là, à aller vendre à la ville, & dont il pût retirer seulement quelques kreützers, les commencements de l'hiver ayant été encore plus rudes & plus malheureux que de coutume.

Donc le pauvre bûcheron avait eu beau mettre son imagination de père à la torture, il n'avait rien trouvé, — rien du moins qu'une idée.

« Mais une idée, se dit piteusement Péters, ça ne se met pas sous la dent ! »

Pourtant, le soir venu & malgré son chagrin, Péters n'en prépara pas moins pieusement son arbre anniversaire.

C'était une grande belle branche de sapin odorant, chargée de sa verte frange, & qu'il avait rapportée tout exprès de la forêt. Mais la plantation traditionnelle opérée, restait la grave question du luminaire. Péters y suppléa tout simplement par un trait de génie, — ce qui est le privilège des grands cœurs, aussi bien que des grands esprits. A l'aide de quelques bouts de vieille ficelle & de quelques coquilles de noix, restes oubliés d'une maigre provende achevée la veille, il fabriqua tant bien que mal une douzaine de petits lampions, leur adapta à chacun, une mèche avec un peu d'étoupe trempée dans l'huile de sa lampe, & se trouva ainsi possesseur d'une douzaine de petits lustres suspendus.

Ceci fait, maître Péters s'arrêta pour admirer complaisamment son œuvre.

« Allons, se dit le pauvre père avec un muet soupir, après avoir contemplé ce gentil cadre sans tableau, je lui conterai une histoire pour remplacer ce qui manque. »

Car il est temps de l'avouer à notre tour, telle avait été l'idée de l'honnête bûcheron, semblable en cela à ces cœurs ingénieux qui se consolent de l'exil en s'entretenant de la patrie absente.

Puis, comme l'heure était venue, Péters se mit bravement à allumer un à un tous ses petits lu-

mignons, jeta un bon fagot au feu, dont la lueur ravivée sembla revêtir ces pauvres murs de reflets joyeux, & convia du regard maître Frantz, qui guettait tout du coin de l'œil, sans rien dire.

La veillée commença.

« Ah ! ça, Frantz, s'écria tout à coup l'ingénieux Péters, d'une certaine voix qu'il s'efforça de rendre grondeuse, — il paraît que vous n'avez pas été sage ? »

— Mais, père?... reprit l'enfant inquiet & surpris de ce doute immérité.

— Dame ! continua Péters du même ton, j'ai planté, vous le voyez, un bel arbre en l'honneur de Noël, je lui ai allumé de belles chandelles, je lui ai fait un bon feu, & pourtant Noël n'a rien envoyé. »

Les yeux curieux de l'enfant s'arrêtèrent sur la branche en question, avec un air d'étonnement naïf & de crédulité charmante.

« Quel gredin de père je fais ! se dit en même temps le bon Péters, honteux de son misérable subterfuge.

— Père, pourtant, je t'assure... balbutia de nouveau Frantz dont la conscience se sentait sans reproche.

— Eh bien ! oui, Frantz, reprit le bon père, décidément incapable de pousser plus loin son mensonge, & en pressant l'enfant avec effusion dans ses bras ; oui, vous avez été sage ; oui, vous méritez qu'on vous aime, ajouta-t-il en l'embrassant encore plus tendrement. Mais vois-tu ; Noël nous aura peut-être oubliés comme de pauvres gens que nous sommes. Nous demeurons si loin... ou bien, il aura été retenu ailleurs plus longtemps qu'il ne s'y attendait, & en passant par ici, il se sera senti les poches vides. Mais Noël viendra, Frantz ; il ne s'agit pour ça que d'avoir de la confiance. Noël viendra plus tard... j'en suis sûr. Et la preuve, en attendant, c'est qu'il m'a envoyé une idée, continua Péters avec plus d'embaras certainement que de fierté. — Ami Frantz, je vais vous conter une histoire. »

Le petit Frantz, répétons-le, était un caractère charmant, toujours de bonne humeur, comme ses lèvres souriantes. Frantz, lui aussi, chérissait tant son père, que sa voix seule ou son regard, que toute parole de celui-ci étaient pour lui une joie. — Donc, sans murmurer contre la Providence qu'il croyait bien l'auteur de ces dons mystérieux, l'enfant soumis alla s'asseoir près de l'escabelle de son père, déjà presque joyeux de cette promesse, & prêt à écouter.

Mais en vous faisant part de la ruse paternelle de Péters, nous n'avons pas dit tout ce que nous aurions pu dire. La vérité toute entière, c'est que l'ingénieux bûcheron avait un peu compté sur le sommeil habituel de son jeune compagnon pour s'endormir aussi ses regrets, si Noël était allé se coucher en les oubliant tout à fait.

Or, de cette histoire promise, Péters ne savait pas le premier mot : sans compter que, par cha-

grin d'esprit, il se sentait en ce moment peu disposé à la causerie.

Cependant, après s'être assuré de l'attention de son jeune auditeur, par un regard bienveillant & de sympathie presque compatissante, notre conteur commença solennellement son récit par ces mots :

« Il était une fois une bonne fée!... »

A ce début, notre ami Frantz ouvrit les yeux, la bouche & les oreilles, & sa physionomie s'épanouit comme si une blanche apparition avait traversé sa pensée enfantine.

« Il était donc une fois une bonne fée, continua l'inventif Péters, une bonne fée, qui s'appelait l'Espérance, & qui était bien belle, car tout ce qui est bon est beau. Lorsqu'on la rencontrait, ce qui n'était rare pour personne, elle ne se montrait jamais que vêtue d'une belle robe blanche & rose, — la couleur de votre sourire, petit Frantz, lorsque vous êtes content, — mais d'une étoffe si transparente, si douce à voir pour l'œil, qu'on l'eût dite faite de ces blanches vapeurs qui flottent quelquefois dans l'air, les jours où le temps est pur & le ciel sans nuages. Son regard même avait quelque chose de si attrayant qu'il ressemblait à ces gentils feux follets qu'on a toujours envie de suivre. Fidèle aux jeunes comme aux vieux, aux petits enfants comme aux hommes, elle était la compagne assidue de tous les âges. A tous elle disait en effet : — Je ne puis rien vous donner ; mais je puis tout vous promettre. Je puis surtout vous inspirer de bonnes pensées, qui, avec un peu de confiance & de courage, devront vous conduire à la réalisation de tout ce que vous pouvez désirer. C'est, par exemple, comme si elle nous avait dit : — Figurez-vous qu'il y a en ce moment, devant ce bon feu, un gros dindon rôti ou un morceau de *ceerbraten* ; ou bien, suspendu à ton arbre de Noël, un cavalier en pain d'épice ou un margrave en sucre candi... »

Maître Péters, comme on voit, s'était laissé aller au courant de son imagination, plus confuse cependant que logique. Mais l'effet obtenu était tout opposé à celui de son attente. Bien loin de céder à l'envie du sommeil, les beaux yeux de Frantz, au contraire, se sentaient plus que jamais éveillés par un intérêt curieux ; & à cette naïve prosopopée du conteur, ils s'étaient plus avidement tournés vers les charbons ardents du foyer & le feuillage illuminé de l'arbre, comme s'ils se fussent attendus à quelque évocation magique.

« Non, Frantz, reprit le père qui surprit ce geste & se sentit attendri ; non il n'y a rien de tout ça ici en ce moment. Le cerf que nous devons mettre à la broche courra sans doute encore longtemps dans la forêt, & notre margrave non plus n'est pas encore confit. Non, certainement il n'y a rien de tout cela ici. Mais il pourrait y en avoir. Et c'est là précisément le grand charme de l'espérance. Tout son secret est de nous inspirer la confiance de ce qui peut arriver, avec assez de

patience pour l'attendre. Et le bonheur à venir, qu'on peut toujours se promettre, ne vaut-il pas, petit Frantz, celui qu'il faut regretter parce qu'il est passé? »

L'honnête Péters comprit bien que s'il continuait longtemps à poursuivre cette route-là, il ne tarderait pas à s'égarer dans les sentiers obscurs de la philosophie. Mais de son côté, l'enfant continuait, lui, à écouter, avec attention & plaisir. Ce n'était donc pas le moment de s'arrêter ; & maître Péters reprit, quoiqu'il se sentit un peu aventuré dans la conclusion de son histoire :

« Or, il y avait aussi une fois un petit garçon comme Frantz, gentil comme Frantz, sage & obéissant comme Frantz, dit Péters en accompagnant d'une caresse chacune des allusions de sa tendresse paternelle.

C'était précisément aussi un jour de veille de Noël. Dès le matin, le père y avait bien songé. Le petit garçon non plus ne l'avait pas oublié. Mais la famille était si pauvre, si pauvre, que le soir venu, l'arbre planté & les chandelles allumées, il ne se trouva rien dans la maison, rien qu'on pût employer en offrande pour fêter cette veillée. Aussi le pauvre père était-il bien triste, le petit garçon silencieux, inquiet, & tous les deux réduits à espérer du hasard l'avènement de quelque bonne aubaine.

Pour le coup, maître Péters, dans son improvisation soucieuse, avait un peu embrouillé le fil de sa moralité. Le cœur, encore une fois, entraînait la logique. La transition pour Péters devenait donc assez difficile, lorsque tout à coup, le bruit d'une main agitant la serrure se fit entendre à l'extérieur de la porte.

Le conteur s'arrêta.

« Père, si c'était Noël? dit à demi voix l'enfant peu accoutumé aux visites, surtout à pareille heure, dans leur maisonnette isolée.

— Nous allons voir! reprit le bûcheron tout aussi surpris, quoique s'attendant à un hôte moins surnaturel. »

Péters s'était levé pour aller ouvrir ; mais en ce moment, la porte s'ouvrit d'elle-même, & un homme apparut sur le seuil.

C'était un grand et beau vieillard, vêtu en costume de chasseur. Ses habits étaient couverts de neige, & en jetant un coup d'œil dehors, Péters s'aperçut, en effet, que, depuis qu'il était rentré, la terre & les arbres s'étaient revêtus d'une épaisse couche blanche, tandis qu'au-dessus d'eux, le ciel tout noir semblait encore chargé de gros flocons amassés en nuages.

« Entrez! » fit poliment Péters au nouveau venu, en lui montrant le feu dont la flamme réjouissante devait être une invitation agréable pour un homme aussi morfondu.

Le vieillard, après s'être secoué, s'approcha de la cheminée, non sans avoir adressé en passant une caresse à la blonde tête de Frantz, dont l'imagination étonnée cherchait toujours un mystérieux prétexte à la présence de cet hôte étranger.

On causa.

Alors l'inconnu dit qu'après avoir chassé toute la journée dans la forêt, il avait été surpris par la nuit avant que la chasse fût terminée, & que s'étant trouvé seul, il s'était égaré.

« C'est vrai, répondit Péters, le duc est à Walbourg, & j'ai entendus les chiens donner tantôt de notre côté. Le duc a donc chassé aujourd'hui ? Vous étiez avec lui à la chasse ? »

— Le duc?... reprit l'étranger en souriant. Mais oui, je suis de ses amis ; c'est même en le suivant que j'ai perdu mon chemin. Suis-je loin du château ?

— A un demi-mille à peu près. Il y a pour un quart d'heure de chemin en prenant la traverse. Après quoi, c'est tout droit par la route de la grande avenue. Mais je puis vous conduire jusque-là.

— Eh bien, j'accepte, repartit l'étranger sans y mettre plus de façon. »

Puis, comme il s'était assis pour se chauffer & que la flamme, en lui caressant les jambes, l'avait rendu moins pressé de quitter ce bon gîte, notre personnage commença à remarquer certains détails de cette veillée qui lui parut bien frugale pour un semblable jour. Il devint questionneur, & de propos en propos, finit par se faire raconter tous les chagrins de l'industriel Péters, & même sa fantastique histoire.

« Et c'est là tout ? demanda l'inconnu qui avait écouté avec bienveillance & sourire, tandis que Frantz l'épiait d'un regard préoccupé.

— Mon Dieu, oui, nous en étions là, repartit le brave bûcheron. Si bien que, lorsque vous êtes entré, le petiot avait cru que c'était Noël qui frappait à la porte.

— Alors, fit le visiteur en se levant comme un homme disposé à partir, ce contre-temps pour moi aura été d'autant plus heureux, que si je n'avais pas rencontré Frantz en venant ici, j'aurais peut-être oublié ce que Noël m'avait chargé de lui remettre. »

En prononçant ces mots, l'étranger avait tiré sa bourse, — une longue bourse de soie verte à la mode allemande, — & la présentait à l'enfant.

Mais au lieu de tendre la main pour la recevoir, le petit Frantz regardait fixement l'inconnu, partagé entre l'étonnement de ce qu'il venait d'entendre & la surprise d'une offrande dont la forme ne répondait pas tout à fait à sa naïve croyance.

Péters prit la parole à son tour :

« Nous sommes pauvres, c'est vrai, dit-il ; mais un tel don paierait beaucoup plus généreusement qu'il ne vaut, un service aussi modique que celui que j'ai offert de vous rendre.

— C'est donc à moi d'achever l'histoire, reprit

le vieillard sans se montrer blessé du refus de Péters. »

Et se tournant vers Frantz dont il prit amicalement les deux petites mains dans les siennes :

« Eh bien, le petit garçon, fit-il, quoiqu'il eût écouté avec résignation le récit de son père, n'en regrettait pas moins, n'est-ce pas, les plaisirs qu'il s'était promis pour ce jour-là. Mais la soumission à la voix d'un père, qui est la vertu des petits garçons, a, comme toutes les vertus, droit à sa récompense. Aussi la soirée n'était pas finie, qu'un hôte étranger se présentait dans la demeure des pauvres solitaires ; & se faisant raconter les motifs de leur détresse, leur offrait cordialement sa bourse en échange de leur hospitalité. Et comme le petit garçon, — disons tout de suite, l'ami Frantz, — ne savait pas s'il devait accepter ; comme le père hésitait lui-même, l'étranger — ajouta celui-ci en s'adressant à Péters pour se faire mieux comprendre, — l'étranger leur dit simplement : — Prenez, car je suis votre duc... »

— Vous, monseigneur !... vous le duc !... s'écria le brave Péters, étonné de cette révélation soudaine.

— Oui, je suis le duc, répliqua cette fois son hôte avec une autorité bienveillante, & en s'approchant de l'arbre auquel il suspendit la bourse entre deux lumignons. — Ainsi prends, & prends sans scrupule, car c'est bien le moins que j'aie le droit de faire un peu de bien, quand j'en trouve l'occasion. »

Après s'être exprimé de son mieux avec gratitude & franchise, sur l'honneur d'une visite qui devenait un bienfait, le bûcheron précéda son hôte avec respect, se disposant à lui montrer la route.

Quant à notre jeune ami Frantz, ce petit coup de théâtre l'avait laissé bien au dépourvu ; car, depuis un moment, sa naïve imagination cherchait la majesté rêvée d'un souverain, tandis qu'à sa grande surprise, il n'apercevait devant lui tout simplement qu'un homme.

Trois quarts d'heure après, Péters, de retour au logis, embrassait de nouveau son charmant compagnon, en secouant sur l'âtre du foyer ses pieds trempés de neige.

« Tu vois, petiot, lui disait-il gaiement, qu'il ne faut jamais désespérer de rien. Va ! nous aurons demain notre rôti, & je te promets ton margrave. En attendant, allons toujours nous coucher.

— Mais, père, se ravisa le jeune questionneur, le duc connaît donc la bonne fée ?

— Oui, reprit le brave Péters avec simplicité. Il est un de ses ministres. Car le plus bel attribut des grands sur la terre est de faire des heureux, quand ils peuvent. »

GEORGES BISSEY.

LA MONTRE DE TANTE MARIE

I

MAMAN TOUT ENTIÈRE.

MAMAN, voudrais-tu me donner ma leçon de piano ?
— Mon enfant, je n'ai pas le temps.
— Quel dommage ! Tu m'avais dit que tu m'apprendrais des petits airs.

— Il faut d'abord savoir ses gammes.
— J'en sais déjà trois. Je voudrais bien apprendre la quatrième, c'est toi qui ne veux pas.

— Je ne demande pas mieux, mais, vois-tu, la vie de Paris est dévorante. On a beau se dépêcher du matin au soir, on n'arrive jamais à faire ses affaires.

— Pourquoi donc y en a-t-il tant ?

— Parce que la vie s'arrange ainsi, malgré soi.

— Ce n'est peut-être pas comme cela dans les autres quartiers ? Mon oncle disait l'autre jour que tante Marie trouve du temps pour tout.

— Parce que ta tante n'est pas lancée dans ce tourbillon qui, à Paris, vous emporte sans que vous le vouliez, sans que vous vous en rendiez compte.

— Alors, pourquoi es-tu venue à Paris, au lieu de rester en province ?

— Parce que... parce que dans une ville de province, on végète. Il n'y a pas d'animation, pas d'entrain.

— Même quand on a une petite fille à soi ?

— Pauvre Minette ! tu es trop gentille ! Viens un peu auprès de moi, car vraiment je n'ai pas eu le temps de te caresser aujourd'hui.

— Hier non plus, ma petite maman. »

Germaine prit son élan, & sautant sur les genoux de madame Delbos, passa ses bras autour du cou de sa mère & cria avec une tendresse mêlée d'espièglerie :

« En prison maman ! En prison ! »

La jeune femme n'essaya point de s'évader ; elle demeura captive pendant que sa petite Germaine l'embrassait tout à son aise & jouait avec ses cheveux.

En ce moment, une forte émotion la remua. Elle se dit qu'il y aurait peut-être du bonheur à se faire, comme tante Marie, de son intérieur, de ses

devoirs journaliers, une douce prison... mais on était lancée, il fallait suivre les jalons de la route, faire comme tout le monde.

Stéphanie avait une excuse peut-être dans sa jeunesse & son inexpérience. Orpheline, elle avait été mariée à seize ans, & son mari, très-occupé de jeu, de chasse & de plaisirs, ne jetait qu'en courant un regard sur sa maison ; juste assez pour constater les lacunes, mais pas assez pour réformer. D'ailleurs, il était jeune lui-même, & tous deux, sur certains points, mêlaient leurs ignorances, & attendaient pour améliorer toute chose que le temps passât.

S'il est une méthode commode & facile, c'est de charger le temps de ses affaires. D'abord, on ne les fait pas, soi, & cela repose ; puis on vit sans tracas, sans soucis, se répétant, le sourire aux lèvres : Le temps arrange tout.

Est-ce bien vrai ? Oui & non.

Oui, si nous l'aidons par quelques efforts & par une volonté suivie. Non, si nous le regardons passer, sans nous mettre en peine de travailler avec lui. Dans ce dernier cas, il se montre aussi paresseux que nous, & ne changeant rien au système établi, il nous réduit à dire avec tristesse : Que faire à présent ? comment remédier à ce mal qui dure depuis des années ?

Ainsi devait-il en arriver chez Stéphanie, bien qu'elle fût incapable d'aucune volonté mauvaise. Elle avait ce qui suffit pour ruiner une maison : de la légèreté dans l'esprit, de la mollesse dans le caractère, le goût exagéré des satisfactions d'amour-propre & peu de savoir-faire, relativement à ce qu'on appelle l'organisation d'un intérieur.

Madame Delbos avait une sœur, plus âgée qu'elle de dix ans, qui même avait été pour elle, jusqu'au moment de son mariage, un doux & aimable mentor. Les noms de *petite mère* & de *petite sœur* s'étaient conservés entre elles, dans le cercle de l'intimité ; on s'aimait bien, mais les allures étaient trop dissemblables. Madame Villeneuve aurait vivement souhaité éclairer sa jeune sœur, & l'empêcher de laisser faire au temps ce qu'il ne fait jamais tout seul. Elle manquait d'autorité réelle, & son exemple ne suffisait pas.

Germaine voyait peu sa tante ; toujours si occupée cependant, elle l'aimait d'instinct comme si elle eût pressenti que son influence dût être utile

à sa mère, & par conséquent à toute la maison; car la maison dépend de la femme, & devient ce que la femme la laisse devenir.

« Maman, disait quelquefois Germaine, la montre de ma tante a donc plus d'heures que la tienne ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je vois qu'elle a du temps pour tout, & aussi pour causer avec ma petite cousine Jenny, qui a huit ans comme moi.

— C'est vrai, je ne sais pas comment s'arrange petite mère; elle trouve du temps, & moi je n'en trouve pas.

— Elle a pourtant six enfants, & ici on n'a que moi.

— On n'a que toi, Minette, & tu remplis toute la maison parce qu'on t'aime trop.

— Oh! tu dis qu'on m'aime trop?

— Non, jamais trop, mon ange, jamais trop. Veux-tu de la crème pour ton goûter, ou bien des confitures de fraises?

— Maman chérie, je suis bien embarrassée: je voudrais de la crème, & pourtant je crois que j'aime mieux la confiture de fraises?

— Prends donc les deux, mon trésor, c'est le plus sûr.

— Les deux! les deux! quel bonheur!

— Tu as bien raison de t'écrier quel bonheur! Oui, assurément tu es heureuse.

— Pas tout à fait, maman.

— Tu n'es pas facile à contenter. Qu'est-ce qui te manque? A ton réveil, Julienne t'apporte une bonne tasse de chocolat; elle t'habille de la tête aux pieds, sans que tu prennes la moindre peine; tu ne sais pas seulement mettre tes bottines toute seule. Tu joues jusqu'au déjeuner que suit la promenade, Julienne a l'ordre de ne rien te refuser; tu as tout ce que tu désires: & Guignol aux premières places, & jeu de bague, & voiture à chèvres, & bals d'enfants, que n'a-t-on pas fait pour toi?

— Eh bien, ma petite maman, je ne sais pas d'où cela peut venir, je trouve ma cousine plus heureuse que moi.

— Jenny? Que tu es injuste mon enfant! Jenny si faible, si chétive, qui partage avec cinq autres enfants l'amour de ses parents & leur bien-être? Jenny, qui vit dans un intérieur étroit, où l'économie est devenue très-nécessaire, où il n'est question que d'apprendre ses leçons, de ranger ses affaires, ou de jouer entre soi sans faire trop de bruit?

— C'est égal, Jenny est plus heureuse que moi à cause de...

— A cause de...

— A cause de la montre de tante Marie, qui, je te l'assure, allonge les heures. On trouve moyen de faire tout ce qu'il faut, & quand Jenny veut avoir un instant sa maman tout entière, on ne lui répond pas ce que tu me réponds toujours, excepté aujourd'hui: — Laisse-moi, je n'ai pas le temps.

Et cependant, tu m'aimes. Donc, cela tient à ta montre, ou bien à celle de ma tante.

— Mais non, Minette, cela tient à mille choses. Ta tante n'a jamais aimé le monde, elle n'a que des relations intimes; elle ne veille pas, ou du moins rarement; par conséquent, elle se lève de bonne heure, ce qui lui donne beaucoup de temps. Ensuite, elle a des goûts tout opposés aux miens.

— Oh oui! Elle aime sa chambre, & toi, tu n'aimes pas la tienne, puisque tu n'y restes jamais. Elle est pourtant bien plus belle que celle de tante Marie! Et puis, moi, je suis dedans.

La petite Germaine disait cela d'un air fin, comme une enfant qui comprend à demi mots, & s'étonne de ce qu'elle voit. Madame Delbos l'aimait de cet amour très-réel, mais plein d'enfantillage, qui repose sur des bagatelles, & se prouve par des bagatelles.

Des plaisirs & des friandises, tel était le programme qu'on ne dépassait jamais. Donner, dépenser, perdre, c'est très-facile; se gêner, s'assujettir, réfléchir, c'est très-difficile. Voilà pourquoi beaucoup sont capables d'embellir la vie des enfants par un charme extérieur, & peu savent se contraindre, se priver, en vue de l'avenir de ces mêmes enfants.

Germaine, très-contente d'avoir causé avec sa maman, l'embrassa pour conclure, & s'en alla retrouver sa poupée, qui lui avait demandé, prétendait-elle, de lui donner des leçons de piano. — Je le veux bien, avait répondu l'enfant avec une caustique naïveté, mais je ne t'apprendrai que trois petites gammes, toujours les mêmes, parce que maman n'a pas le temps de me montrer la quatrième. — Sur ce, on installa la poupée, tant bien que mal, au piano, les deux bras bien tendus, les dix doigts bien raides, car il fallait renoncer à la faire jouer du poignet.

Madame Delbos, quoique passagèrement troublée de son entretien avec sa fille, se mit en devoir de faire une troisième toilette, & de se hâter pour arriver à trois heures chez quelqu'un qui l'attendait à midi & demi.

Ce n'était pas sa faute, elle avait sur les bras tant d'affaires; une si grosse besogne toute composée de riens! Sa couturière & sa modiste exigeaient tant d'heures de sa vie! Puis elle écrivait une masse de lettres, dont le but était de répondre à des réponses aux réponses; le tout sans avoir eu, dans le principe, la moindre chose à se dire. Ce genre de correspondance, pour n'être point intéressant, n'en est pas moins très-laborieux. Il y a du tirage, on le comprend; tous les tours de force sont difficiles à faire, & très-épuisants. D'ailleurs, madame Delbos mettait sa gloire à être une femme excessivement répandue; elle passait une bonne partie de ses journées à voir des personnes dont elle ne se souciait pas, & dont elle écrivait les noms de peur de les oublier. Toutes ces personnes lui rondaient ponctuellement visite pour visite en

les comptant : pas une de moins, c'est impoli ; pas une de plus, c'est ennuyeux.

Les grands diners pleuvaient ; autres passe-temps fort longs ; puis les soirées, le spectacle. Bref, comme il fallait représenter toute l'après-midi, chez soi ou chez les autres, se coucher le matin, se lever à onze heures, on n'avait réellement pas le temps de donner à la petite Germaine la seule chose qui lui parût absolument nécessaire à son bonheur, et qui était d'avoir de temps en temps, & même le plus souvent possible, *maman tout entière*.

Aussi s'était-il établi dans le cœur de la chère petite une sorte de jalousie sans aigreur contre Jenny ; elle lui disait parfois :

« Es-tu heureuse, toi ? Ta maman aime sa chambre. Elle regarde ton cahier d'écriture, elle souligne les mots bien écrits ! Maman n'a pas le temps, elle me dit : « Allons, Minette, va faire ta page... » Et puis, quand j'ai fini ma page, elle est toujours sortie, quel malheur d'avoir trop de choses à faire ! Maman dit qu'elle en a beaucoup trop. La tienne ne dit pas cela ? »

— Quelquefois, répondait Jenny, elle nous gronde pour rire de ce que nous sommes six à l'occuper, à la tracasser, à la faire penser ; mais elle s'en tire toujours parce qu'elle a sa montre.

— Sa montre ? Vois-tu, j'avais bien l'idée que sa montre n'était pas pareille à celle de maman, qui fait tic tac, tic tac, si vite, qu'il faut toujours se dépêcher, & toujours dire à sa petite fille : « Je n'ai pas le temps, mon amour, je n'ai pas le temps. » Comment donc est-elle, la montre de tante Marie ?

— Elle n'est pas à la mode, parce qu'elle vient de bonne-maman, qui trouvait aussi du temps pour tout, à ce qu'il paraît.

— A cause de sa montre ? Oh ! que je voudrais savoir où l'on achète ces montres-là ! Je demanderai à papa d'en donner une à maman pour sa fête, les heures seraient plus longues.

— Je crois, Germaine, qu'il n'y a pas de montres qui allongent les heures ; tout le monde en achèterait.

— Si, si, il doit y en avoir. A Paris, on trouve tout ce qu'on veut, papa l'a dit, pourvu qu'on ait de l'argent, & nous en avons beaucoup ; ainsi ce n'est pas la peine de se gêner. Je demanderai moi-même à tante Marie l'adresse de son horloger.

Ainsi causaient les deux enfants dans la candeur de leur âge, aimant chacune leur maman par dessus tout, & ne se rendant pas compte de la différence qu'elles voyaient dans leurs intérieurs respectifs. Dans l'un, c'était l'organisation ; dans l'autre, la désorganisation, & cela tenait, comme bien on pense, beaucoup plus aux têtes qu'aux montres.

Petite mère & petite sœur s'étaient embarquées dans des conditions absolument contraires ; l'une connaissait la mer, ou du moins s'éclairait des lumières des navigateurs qui l'avaient traversée avant elle ; l'autre s'en allait à la dérive, contente

pourvu que la nuit fût belle, & que les flots paisibles portassent ses chants joyeux.

II

PETITE MÈRE.

Il n'en est pas des conditions de notre existence comme des cadres destinés à telle ou telle gravure ; l'œil a ses exigences, le goût veut qu'on proportionne l'entourage au sujet. Dans la vie, c'est tout le contraire qui doit se produire. On prend le cadre tout fait, & à moins de savoir & de pouvoir l'agrandir soi-même, il faut s'y placer de gré ou de force, & tâcher d'y tenir, en souffrant le moins possible, soi et les siens.

Tel était le principe de Marie, la sœur aînée de Stéphanie. Trop soumise à l'ordre de la Providence pour oser critiquer ses vues et blâmer ses décrets, elle avait accepté tout d'abord le cadre, & s'était faite assez petite, assez humble, pour y tenir.

Dieu lui avait choisi parmi ses dons les meilleurs, le meilleur de tous, un bon mari. Rien que pour ce bienfait, madame Villeneuve eût été toute sa vie reconnaissante. Elle aimait l'autorité que le ciel même avait confiée à Christian ; elle se plaisait à obéir parce que cette douce puissance était avant tout raisonnable. Rien ne coûte moins que la soumission quand le chef est caché sous l'ami.

Les premiers temps du mariage avaient été donnés aux fêtes. Cet entrain momentané ressemble au départ d'un beau navire qu'on pavaise & qu'on lance pour la première fois, au milieu d'une population joyeuse, accourue pour le voir quitter le port & pour lui souhaiter bonne route. Il y a là comme une nécessité de convenance : on va essayer la mer ; l'amitié, le plaisir s'assoient au rivage & vous retiennent un moment. C'est à vous de briser peu à peu les liens, d'isoler le navire, assez pour qu'il s'en aille, lui tout seul, dans ces parages inconnus où Dieu sait s'il doit rencontrer la fortune ou l'infortune.

Madame Villeneuve ne s'était pas, comme beaucoup d'autres, arrêtée dès le commencement du voyage, prenant pour lieu de repos ce qui est le départ. Elle avait passé gracieuse, mais vive et légère, entre ces jours faciles qu'on appelle en riant la *lune de miel*, & n'avait pas craint d'arriver à cette vie utile, occupée, sérieuse, qui est la vraie vie d'une femme. Très-fière de son titre d'épouse, elle avait entrepris de jeter autant d'honneur qu'elle en pourrait jeter sur le nom qui lui était confié, & qui, en grande partie, allait dépendre d'elle. Loïn de croire qu'être belle suffit, elle voulait, en entrant dans la maison conjugale, y apporter la paix, l'ordre en toute chose. C'est ce qu'elle avait promis dans les premiers épanchements d'une sainte affection, & elle avait tenu parole.

Cette jeune femme, séduisante par sa jeunesse & par sa grâce, n'avait point réservé un temps pour

le caprice, un temps pour le colifichet, un temps pour la folie. Elle comprenait la dignité de la femme relevée par le christianisme, & elle savait que cette dignité consiste, non point à usurper la puissance de l'homme, mais à s'occuper de choses sérieuses et non des vécilles dont la tête d'un enfant serait à peine remplie. Son mari s'était étonné de trouver tout d'abord en elle une égalité de conduite qui laissait place, dans son existence, à tout ce qu'il devait raisonnablement y entrer. Elle donnait une large part de son temps à l'intérieur, & savait néanmoins trouver ces heures qu'on fait semblant de perdre, mais pendant lesquelles on sème, au contraire, ce qui doit un peu plus tard rendre au centuple, c'est-à-dire le charme, le rire, la grâce, la distraction, tous ces biens qui attachent un homme à son foyer, & lui font, de cet espace étroit, une douce halte au milieu des agitations du dehors pour lesquelles il est fait.

Un an à peine écoulé, une belle petite fille était entrée de très-bonne humeur sous ce toit si heureux : on la nommait Antonie. A sa naissance, joie sans mélange. Papa était fou ! Il fallait le calme de maman pour modérer ses transports. Sa fille ! Il la voyait déjà, quoiqu'elle n'eût pas mangé sa première soupe, jeune fille, épouse et mère, peut-être bien douairière. Lorsque les brassières du premier âge furent de beaucoup trop petites, nouveau bonheur ! On se délectait à regarder l'enfant grossir et grandir. Un bal qui tomba au milieu de ces événements passa pour peu de chose. La convenance en faisait un devoir de société ; on y alla, on y dansa, mais il fut convenu qu'on irait dans le monde le moins possible, à cause de ce petit trésor qui restait là, sous ses rideaux blancs.

Un jour Antonie dit vingt fois de suite, & pour sa satisfaction personnelle, papapapapapa & répéta ce jeu à satiété. La gentille maman entra dans la plaisanterie, fit *chut* après avoir compté deux syllabes, les prononça elle-même très-souvent, & réussit à donner plus tôt à Christian une douce joie. Antonie dit papa... « Entends-tu ? elle a dit papa ! elle a dit papa ! » On se la passa, on se la repassa ; elle fut embrassée, mangée, & elle continuait son doux ramage sans en avoir bien conscience, comme ces oiseaux qui ne savent pas que l'homme écoute, & qu'ils le charment par leur gazouillement.

Tout causait émotion. Deux petits bras, qui se tendaient vers le père ou la mère, attendrissaient le cœur ; un sourire faisait naître un doux enthousiasme.

Pendant, avec le gouvernement du cher poupon commencèrent les petites querelles des bons ménages ; il y en a beaucoup dans les bons ménages, tandis que dans les mauvais on n'en compte que deux ou trois grosses, après lesquelles tout est fini. Papa était souvent grondé parce que lui, qui passait pour un homme sérieux, faisait des folies, organisant à grands frais les plaisirs de mademoiselle. Parmi les hochets et les poupées à grelots,

il choisissait ce qu'il y avait de plus élégant, de plus cher ; maman se fâchait, puis elle pardonnait quand Antonie ouvrait de grands yeux et se mettait à aimer le jouet, à en faire une partie intégrale, sinon essentielle, de son existence. La jeune mère sentait elle-même des faiblesses dont elle ne se serait pas crue capable, & tout bas, pendant qu'elle berçait son enfant bien-aimée, elle lui disait : « Chère petite, quel bonheur de pouvoir perdre du temps pour toi & te donner bien plus que le nécessaire en bien-être, en soins, en caresses ! Si tu avais des frères & des sœurs, il faudrait bien te retrancher ce superflu & faire les parts égales.

Quand la petite Antonie eut vu deux fois, avec étonnement d'abord, puis avec joie, le retour de la flamme au foyer, son regard suivit les apprêts qui se faisaient à l'intérieur. La chambre maternelle changeait d'aspect. On la couchait, elle, dans un beau petit lit tout neuf, & l'enfant vit son berceau rester tout près de maman ; puis, au lieu d'un, il y en eut deux, & Antonie découvrit deux enfants beaucoup plus petits qu'elle, qu'on faisait dormir, qu'on appelait les jumeaux.

Sa surprise fut grande. Elle mangea des bonbons que les jumeaux lui avaient, disait-on, apportés : elle aimait ses petits frères à cause de cela & à cause d'autre chose, car elle quittait son mouton blanc pour les regarder, les prenant peut-être pour des pantins perfectionnés. Ses parents eurent grand soin de lui témoigner tout autant de tendresse qu'auparavant, & de lui persuader que, vu les circonstances, elle était devenue grande, & que, par conséquent, on n'avait plus besoin de s'occuper autant de sa petite personne. La vue des jumeaux, gros comme le poing, acheva de la convaincre, et tout marcha comme les choses de ce monde marchent, tantôt bien, tantôt mal ; tante Marie prit tout ensemble & tâcha de s'en contenter, sachant que les moins exigeants dans la vie sont encore les plus heureux.

Monsieur & madame Villeneuve ne tardèrent pas à constater que trois enfants tiennent beaucoup de place dans l'existence. Ils devinrent plus sérieux, plus attentifs, plus économes, car, bien qu'une jolie fortune les mit au-dessus de ces craintes qui assombrissent l'avenir, ils sentaient qu'on doit à ses enfants autre chose que le facile bien-être du jeune âge. On retrancha de menues dépenses qu'on avait à peine remarquées jusque-là ; on se passa de ces jolis riens qui embellissent une maison sans enfants, & qui ne sont que de vains ornements quand ces chers petits êtres entrent dans nos demeures. Christian travaillait le jour et veillait souvent la nuit. Pour lui, la tâche était double ; il voulait protéger le sommeil des nouveaux-nés & aussi le sommeil de Marie.

Ses liens étaient encore resserrés. Sa femme tenait dans son cœur un rang d'autant plus élevé qu'elle lui était devenue plus nécessaire. Que faire sans Marie ? Quatre vies semblaient dépendre de la sienne, & quand, après un long et salutaire repos,

la jeune mère s'éveillait, Christian éprouvait une sensation de confiance calme & suffisante; tout devait aller comme de soi-même; sa femme dirigeait, il pouvait donc vaquer à ses affaires, il savait que tout ce qui devait être fait serait fait.

Qui peut donner une idée de la force d'une affection pareille? On se sent solidaires, on a des intérêts communs, on fonde ensemble une maison, on prépare, à deux, des destinées nouvelles pour des êtres nouveaux dont on ne sait rien, pas même le nombre. On est, pour ainsi dire, associés avec Dieu: mais Il garde son secret, & l'effort de sa créature, pour élever des êtres jusqu'à leur véritable hauteur, est toujours enveloppé d'un mystère divin qui cache à ses yeux l'avenir; l'honneur fait à l'homme eût été trop grand s'il avait pu se croire plutôt arbitre que moyen.

Christian et Marie regardaient le mariage chrétien de ce point de vue; ils savaient que la confiance est la force des époux que Dieu a bénis, & quand parut le petit Baldimir, on lui dit, non plus avec enthousiasme, mais doucement et avec amitié: « Sois le bienvenu, car tu descends de la pensée de Dieu, & nous serions bien coupables si nous redoutions ta présence comme celle d'un étranger. » Et Baldimir se mit à dormir dans le petit berceau, & plus tard à jouer sur le tapis avec les jumeaux, à qui l'on dit aussi qu'ils étaient grands, & qui le crurent peut-être.

A la naissance de Baldimir, on devint beaucoup plus sérieux, & l'on pensa sans tristesse, mais avec une douce gravité, qu'il était urgent de réformer l'intérieur, où l'on vit qu'il existait encore bien des petites dépenses inutiles. Marie prit l'initiative comme directrice des détails; elle y mit de l'adresse & de la grâce; elle sut se gêner sans cesser de sourire, s'y prit de telle sorte que monsieur Villeneuve trouva les choses à peu près dans l'état ordinaire. Il eut encore plus de cœur au travail, & la vie coula, utile & dévouée. La jeune mère trouvait bien lourd le poids de ses affaires domestiques, mais ses fatigues & ses préoccupations ne constituaient point cette inquiétude sèche & irritée d'où semble bannie l'espérance. Elle savait que Dieu a promis sa force aux faibles qui la lui demandent.

Ce fut dans ces circonstances que, par un jour de tempête, à la fin de décembre, à travers le froid, le vent, la pluie, la petite Jenny se coucha à son heure dans le petit berceau & s'enveloppa des langes de son frère Baldimir. Tout était dur autour d'elle; elle avait froid & paraissait craindre la vie: elle pleurait: son corps mince & léger menaçait de se dissoudre. On eut peur, & à cause de cette peur, on l'aima davantage. Son père et sa mère connurent cette angoisse qui fait pressentir une tombe sous un berceau. On fit pour la faible Jenny ce qu'on n'avait fait pour aucun autre: ces soins, cet amour, la rattachèrent à l'existence; elle vécut, mais comme à regret, ne prenant de force que ce qu'il en faut pour ne pas mourir. Sa pensée s'é-

veillait, l'âme allait en avant, le corps languissait comme se ressouvenant du froid, du vent, de la tempête, ou comme si, pour Jenny, ce devait être toujours l'hiver. Ses parents constatèrent que leur fille ne s'élèverait qu'à force de prudence & de ménagements. Elle devint un centre, autour duquel rayonnaient ces enfants pleins de vie dont il fallait, à chaque instant, modérer la joie bruyante. Tout le monde l'aimait; Antonie, en sa qualité de sœur aînée, s'était faite sa protectrice; elle était pleine d'attentions pour celle qu'on appelait la toute petite.

L'enfant malade avait tout absorbé. Marie dit alors hautement ce qu'elle avait jusque-là dit à voix basse. Christian l'entendit sans faiblesse; il ne s'agissait plus de réformes insignifiantes, il fallait vivre à l'étroit, les ressources n'augmentaient pas en proportion des dépenses. Il sentait pourtant un peu d'effroi devant ce changement progressif qui pouvait aboutir à la gêne réelle: « N'aie pas peur, disait la bonne Marie, laisse-moi faire. Je puis à la rigueur me passer de femme de chambre; tu sais combien je m'occupe de ma maison? Il me faut une bonne pour les enfants, voilà tout; quant au ménage, Toinette me suffira; elle est active et fidèle. Il serait utile d'avoir un appartement plus grand, nous garderons celui-ci; on se gênera, puis on en prendra l'habitude. Je mènerai nos chers petits voir les pauvres, et quand ils reviendront à la maison, ils se croiront dans un palais! »

Ainsi madame Villeneuve avait empêché les noirs soucis de se traduire en rides précoces sur le front de Christian; ainsi elle lui avait démontré que la vie serait possible, quoique difficile.

Quand le bon père rentrait chez lui, les enfants accouraient raconter fièrement leurs exploits. Antonie avait fait son lit & celui de Baldimir pour de bon; Ursule n'y avait pas mis la main. Antonie avait encore préparé la table de famille, amusé Jenny, appris ses leçons, fait ses devoirs. Son père l'embrassait, c'était le prix de ses services. Les jumeaux parlaient aussi de leurs hauts faits; on les payait encore par un baiser. Le gros Baldimir osait lui-même se vanter d'avoir été très-occupé à ne pas faire trop de bruit, à ne pas déranger à mesure qu'on rangeait, & à ne rien casser. Le profit était si incontestable que son père le prenait dans ses bras, quoiqu'il pesât comme s'il eût été en plomb, & l'embrassait bien fort.

Ensuite, Christian entrait dans la chambre, cette chambre qu'habitait Marie, ce sanctuaire aimé et respecté, où s'étaient donné rendez-vous toutes ses joies & toutes ses peines, & qu'elle préférerait à tout autre lieu. Là, étaient les deux petits lits des jumeaux, ornant deux encoignures comme des bijoux précieux. La propreté, l'ordre le plus parfait, voilà ce qui donnait à la chambre un aspect riant, malgré tant d'objets amenés là par la nécessité. Le berceau de Jenny, dans lequel la pauvrette devait coucher longtemps, — elle était si petite! — le berceau de Jenny était là, toujours près du grand

lit, comme un meuble sacré. Toute une génération qui pleure et qui s'endort consacrer le berceau que les chefs de famille ont placé là au premier jour, & en font un ami du foyer.

Monsieur Villeneuve n'entrait jamais dans la chambre de Marie sans éprouver un sentiment de joie. Sa femme était si véritablement pour lui aide & compagne, selon l'intention du Créateur ! Loin de l'affliger par le récit exagéré des petites misères du jour — on se doute bien qu'il y en avait beaucoup — elle ne lui montrait le revers de la médaille, comme on dit vulgairement, que si son intervention ou son autorité étaient nécessaires. Elle le laissait se reposer de ses ennuis personnels, jouir un peu de cette paix, dont l'homme a plus besoin peut-être que la femme, & qui naît de l'absence des tracasseries microscopiques dont son esprit se fatigue plus que des affaires sérieuses & des luttes extérieures.

Quand monsieur Villeneuve avait dîné avec sa femme & ses enfants, il revenait s'asseoir dans la chambre, & s'amusait à faire le vieux dans un grand fauteuil au coin de la cheminée. Baldimir le croyait réellement très-âgé. Quelquefois, à force de jouer au vieux, Christian s'attrapait lui-même & finissait par s'endormir ; alors on lui déclarait la guerre. Antonie tirait son papa, les jumeaux lui pinçaient les mains, en riant si bien qu'ils n'avaient plus de force ; Baldimir lui sonnait bravement de la trompette dans l'oreille, & la toute petite se mêlait au combat en criant à sa sœur de sa voix argentine : « Tire, Ninie, tire bien fort ! »

Au moment du coucher des enfants, Antonie déployait ses talents de sœur aînée. On lui avait persuadé sans peine que Jenny était à peu près sa petite fille. En conséquence, c'était elle qui l'habillait & la déshabillait, sous la direction de sa mère, pliant avec soin ses petits vêtements, & les réunissant, le soir, dans une corbeille préparée tout exprès, ce qui empêchait de les chercher sur toutes les chaises, le lendemain matin. Antonie était justement fière de ses fonctions maternelles, & comme elle jouait, pour ainsi dire, à être raisonnable, elle l'était devenue fort jeune. Ses parents la regardaient comme un appui dont la force irait croissant, & quand madame Villeneuve parlait de cette enfant si docile & si pleine de bonne volonté, elle disait : *Ma fille*, sans ajouter le nom de baptême, afin de la distancer des autres qu'elle devait s'habituer à aider & à consoler de leurs petits chagrins.

Ce rôle, pris au sérieux, devint encore plus utile lorsqu'un quatrième fils vint à son tour essayer de faire croire à Jenny qu'elle était grande. Hélas ! elle ne s'y trompa point ; Jenny se sentait faible pour toujours ; on continua de la servir. Tout ce qu'on lui demandait en famille, c'était de ne pas s'en aller ! Elle resta, quoique délicate, & beaucoup plus développée au moral qu'au physique.

Si Marie avait perdu cette fraîcheur, cette souplesse, ce charme qui rend la femme séduisante ; elle avait gagné cette autorité, cette expérience,

ce dévouement qui la rend respectable ; & son mari, conservant ses beaux souvenirs & les images qu'avait laissées en lui Marie fiancée, Marie jeune épouse, Marie jeune mère, la regardait maintenant pâlie par les veilles, flétrie par la souffrance, grave par les vicissitudes, & se disait avec ce sentiment d'estime profonde qui touche à l'admiration :

« Je demandais l'or, j'ai trouvé le diamant. »

III

PETITE SŒUR

Être jolie & de bonne humeur, voilà l'essentiel pour une femme, c'est tout ce qu'on lui demande, avait dit souvent Anatole avant son mariage,

Stéphanie avait réalisé son rêve.

Rien de plus aimable, de plus enjoué, de plus charmant que cette jeune fille au jour où elle avait été choisie pour fonder, elle aussi, une maison. Elle avait promis de mettre au foyer la joie, le rire, l'animation, & elle avait tenu parole. Son caractère était d'une égalité surprenante. L'absence de toute idée sérieuse faisait de son esprit une sorte de jardin ; point de chardons ni d'épines, rien que des fleurs. Anatole était enchanté !

Elle avait seize ans. A cet âge tout est joli, même l'enfance, parce qu'on pense que cela passera. On l'accepte en riant soi-même. Cependant, lorsqu'on vient à mesurer la longueur probable du voyage que l'on entreprend ensemble, & à constater les difficultés de ce chemin dont on ne connaît ni les détours ni le terme, on se prend à avoir peur de l'enfance quand il va jusqu'à nuire au jugement. L'homme qui se voit dans ces fâcheuses conditions de voyage est sauvé s'il prend les rênes d'une main prudente & ferme ; dans le cas contraire, il est perdu.

Anatole avait vingt-deux ans ; il aimait Stéphanie. Bon comme elle, aimable comme elle, il allait en avant, à la découverte, sans expérience à cause de sa jeunesse, sans crainte à cause de sa fortune ; & dans le monde, on disait de ces jeunes nautonniers d'une barque trop légère : — Ils sont charmants, mais ils se ruineront.

En réalité, le mari, rieur, toujours content pourvu qu'il s'amusât, ne pouvait pas former cette belle enfant qu'il avait fait entrer dans sa maison comme si la vie n'était qu'une fête, & comme s'il suffisait de jouer pour être heureux.

La lune de miel fut si jolie qu'en vérité ce n'est rien de le dire. Anatole passait son temps à admirer Stéphanie sous ses aspects nouveaux, & la fixait ainsi, à son insu, dans le rien, dans le vide. Telle ou telle coupe de vêtements, c'était l'affaire majeure, pour ne pas dire l'affaire unique. Elle apparaissait dans ses atours, dansant, riant, toujours belle & de bonne humeur parce que la vie était facile ; & Anatole disait encore :

« C'est l'essentiel pour une femme, c'est tout ce qu'on lui demande. »

Il faut l'avouer, bien que cela soit triste, Germaine ne fut pas désirée : on s'amusait tant ! Un poète a signalé, parmi les tristesses de la terre, la ruhe sans abeilles, la maison sans enfants. Dans cet intérieur, on ne souffrait pas de cette privation, on n'en avait pas le temps.

Le jour où Dieu fit entrer Germaine dans cette riantة demeure, elle y fut néanmoins gracieusement accueillie ; c'était une hôte intéressante & de bonne humeur aussi.

On fit tout d'abord de la jolie enfant une figure de mode. Elle fut couchée à la mode, vêtue à la mode, peut-être aimée à la mode, car il y a des modes pour tout. Sa mère, après avoir fait une courte halte devant son berceau, avait repris son genre de vie, & jetai ses vingt ans à la frivolité. Trop heureuse pour être ingrate, trop honnête pour se livrer au danger, trop légère même pour y croire, elle s'en allait où la menait l'entrain du jour, ne faisant pas de mal, pensait-elle, car elle ne comptait pas au nombre de ses plus impérieux devoirs la direction principale & constante de son enfant, le soin de sa maison, & la surveillance de ses domestiques.

Quant à l'économie, elle répétait avec toute la bonne foi de l'inexpérience :

« Nous n'en avons pas besoin, nous sommes riches. »

Dans les premières années de mariage, madame Villeneuve avait dit deux ou trois fois :

« Je l'assure, chère petite sœur, qu'on a toujours besoin de régler ses dépenses, de s'en rendre un compte exact, & de mettre de l'ordre dans l'emploi de l'argent. »

— Ma bonne Marie, tout cela est fort ennuyeux ; nous voulons jouir de la vie, puisque cela se peut. Plus tard, nous verrons. »

Puis elle s'était empressée de couper court à l'entretien en se mettant au piano. Ce moyen est excellent pour échapper aux gens qui parlent raison ; ils ont beau poursuivre le discours, on met la pédale, & l'on n'entend rien... Tante Marie avait senti qu'une autorité réelle lui manquait, & que son titre de sœur aînée ne suffisait pas. Elle s'était tue, gardant au fond du cœur l'espoir d'être utile à la maison de Stéphanie, en lui donnant le bon exemple d'abord, & peut-être plus tard un secours.

L'homme est né chef. C'est pourquoi l'homme a la tête plus froide, l'imagination moins vive, le cœur moins tendre ; & comme ce sont les illusions de l'imagination & du cœur qui nuisent à la solidité du jugement, il arrive ordinairement que l'homme voit le premier les choses telles qu'elles sont. Parfois les rôles sont intervertis, c'est un malheur, parce que c'est le renversement de ce qu'a fait d'abord la souveraine Sagesse.

Un jour, entre deux parties de plaisir, Anatole entrevit, comme un point indécis au bout d'une

longue avenue, sa ruine. Sa femme, prévoyait-il, serait toujours incapable de conduire sa maison, de calculer, de résister à l'entraînement dispendieux des réceptions. On allait glisser sur une pente fleurie, mais qui n'en devait pas moins aboutir au précipice.

Que faire ? Monsieur Delbos voyait ce que la jeune femme ne voyait pas encore ; en cela il restait chef. Il avait dans le caractère trop de faiblesse pour s'arrêter sur la pente, et arrêter ce qui dépendait de lui ; en cela, il ne se montrait plus chef. La première fois qu'il annonça, comme un prophète de malheur, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, on se mit à rire. La seconde fois, on se mit à pleurer. Sur ces deux champs de bataille, il fut battu ; & le doux ennemi, qui n'avait certes pas conscience du mal qu'il faisait, lui fit sentir sa puissance par des mots charmants, par une bouderie encore gracieuse, une puérile tristesse, & enfin des accidents nerveux, cela finit ainsi. Le chef abdiqua pour le moment. Il se sentait mal disposé pour la guerre, & il fallait ou la guerre ou la ruine.

La faiblesse de caractère a ordinairement une alliée très-hardie, très-bruyante qui la trompe : c'est la colère. La faiblesse toute seule ne se ferait point illusion ; mais, appuyée sur son alliée qui, de temps à autre apparaît, prête à tout écraser, elle croit réellement pouvoir soutenir une lutte qui devra tourner à son avantage. Anatole pensa qu'il fallait en finir avec un ordre de choses compromettant pour l'avenir de sa famille ; une goutte d'eau fit déborder le vase, il dit brusquement tout ce qu'il voulait dire & cent fois plus, car le front de Stéphanie se couvrit de surprise ; elle regarda son mari & crut voir en lui, non pas un appui, encore moins un chef, mais un homme en colère.

Irrité par son irritation même, comme un cheval qui s'enivre de sa vitesse, le maître avait dépassé la limite : la femme enfant resta enfant, mais elle fut peinée d'avoir senti la rudesse à la place de l'autorité. On l'avait offensée par des paroles beaucoup trop fortes & qu'elle n'avait pas méritées. Un sérieux avertissement, des mesures sages & positives eussent fait plus que cette effroyable bourrasque. Cette jeune femme n'avait pas mauvais cœur ; au contraire, elle était bonne par nature. Il fallut du temps pour affaiblir en elle la fatale impression qu'y avait laissée cette scène. Anatole pouvait seul remédier au mal qu'il avait causé ; il le fit à force de faiblesses et de concessions, car la faiblesse revient toujours après la colère pour constater le ravage, s'en effrayer à juste titre, & faire tout le contraire de ce qui avait été dit.

Ainsi marchait le ménage de Stéphanie pendant que Germaine grandissait, jetant ses beaux yeux bleus à droite et à gauche, aimant son père & sa mère, & s'étonnant parfois de les voir tout à coup froids & fâchés.

Après un moment de tristesse, elle reprenait ses

plaisirs d'enfant, y mêlant parfois ceux des grandes personnes, car on la faisait figurer dans les réceptions; elle était si jolie, elle flattait tant l'amour-propre de madame Delbos!

Germaine était heureusement douée. Quoiqu'elle trouvât belle & animée la demeure paternelle, l'enfant sentait qu'un bonheur plus intime lui manquait. Elle avait choisi pour amie sa cousine Jenny, élevée dans des conditions toutes différentes, et de cette liaison précieuse étaient sorties déjà des tendances très-supérieures à celles qu'on lui avait primitivement données.

Tante Marie était pour Germaine un idéal. Elle lui supposait une grande puissance, parce que chez elle on faisait tout ce qui ne se pouvait pas chez sa mère; & dans sa crédulité, elle remontait à la montre de tante Marie pour expliquer cette faculté de trouver du temps pour tout, & de donner quelquefois à Jenny sa *maman tout entière*.

Un matin, pendant le déjeuner, il y eut chez madame Delbos une vive discussion; on mangea peu, on parla beaucoup, très-vite & très-haut. Il s'agissait, en effet, d'une chose importante. On avait dîné la veille chez monsieur Villeneuve, ce qui arrivait rarement, & là, en voyant le bon ordre de cet intérieur, Anatole avait senti plus que jamais la désorganisation profonde de sa propre maison.

Christian, dont la chevelure prenait cette teinte qui sied à la maturité de l'âge, lui semblait vraiment roi dans cet empire paisible & soumis. Sa femme le traitait non-seulement avec amitié, mais avec considération. Ses enfants ne lui parlaient qu'avec respect, à moins que lui-même, dans leurs jeux, ne levât la consigne & ne se fit enfant pour une heure. Tout était réglé par une volonté contre laquelle ce petit monde ne croyait pas qu'il fût possible de se révolter.

Antonie faisait son éducation, non pas d'une manière brillante, mais avec solidité. Trois fois par semaine elle passait l'après-midi chez une institutrice qui la faisait travailler avec de jeunes filles de son âge. Les autres jours, elle étudiait & faisait ses devoirs sous la surveillance de sa mère. Elle s'occupait de ses frères & sœurs, car son rôle était *avant tout* celui de fille aînée; elle ne l'oubliait pas, & se rendait utile par l'habitude du dévouement qu'on lui avait donnée dès l'enfance.

Quant aux jumeaux, ils avaient été mis de bonne heure au collège, & on avait eu grand soin de ne pas leur laisser prendre de ce lieu l'idée d'une prison, mais bien celle d'un champ de bataille, où les armes sont courtoises & la gloire sans larmes. Ils avaient trouvé avec plaisir des camarades de leur âge; on travaillait, on jouait, on se battait un peu aux récréations, & les jours de sortie étaient des jours de bonheur. Baldimir s'accoutumait à l'idée d'aller au collège à son tour, & y avait été admis en attendant comme externe, ce qui écartait du logis beaucoup de tempêtes, car le petit homme n'était pas d'humeur facile, & passait, vu ses in-

stincts guerriers, pour un très-gros embarras.

Monsieur Delbos constatait que toutes ces choses ne pouvaient se faire qu'en vertu d'une très-sage administration & de la plus stricte économie. Il connaissait la fortune de son beau-frère, & savait ce que lui avait apporté Marie, ce que lui donnait sa place, & ne concevait pas comment, avec un revenu qui ne constituait que de l'aisance, on pouvait faire de très-grands sacrifices pour l'éducation des enfants, & laisser cependant à l'intérieur cet aspect honorable qui éloigne l'idée d'une irritante parcimonie.

Il voyait la faible & malade Jenny s'élever comme une fleur de serre chaude au foyer maternel. Aucune étude régulière ne lui était possible, il lui fallait des soins journaliers. Sa mère s'était donc promis de cultiver elle-même cette jeune intelligence, qui ne demandait qu'à s'éclairer, aux jours & aux heures où l'enveloppe si délicate ne réclamait pas un repos absolu. Elle aimait particulièrement l'étude du piano; madame Villeneuve, très-bonne musicienne, secondait le goût de sa fille & lui donnait des leçons. Antonie n'ayant pas le sens musical, ses parents jugèrent inutile de l'assujettir à une étude quotidienne pendant de longues années; mais Jenny ayant reçu de la nature une organisation tout autre, & manifestant un vif désir de devenir musicienne, on régla que le piano entrerait dans le plan de son éducation, & même pour un assez large part.

Tante Marie, toujours désireuse d'être utile à sa sœur, avait eu la pensée de recevoir Germaine tous les jours, de telle heure à telle heure, & de lui donner, en même temps qu'à Jenny, une leçon de piano; les deux petites amies joueraient à quatre mains, ce serait charmant! Les enfants étaient folles de joie. Christian avait hautement approuvé sa femme, car il avait comme elle une arrière-pensée: attirer sa nièce dans leur intérieur, & lui enseigner la science de la vie, qu'on ignorait à son foyer.

La chose avait été affectueusement offerte & affectueusement acceptée; mais, à ce propos, Anatole & Stéphanie avaient causé le lendemain au déjeuner, & depuis longtemps on ne s'entendait qu'à la condition de ne jamais parler que de choses indifférentes. Donc on avait discuté, l'aigreur s'en était mêlée; & Germaine, pensant que tout irait beaucoup mieux si l'on avait une montre pareille à celle de sa tante, se promit de lui en parler à elle-même, à la leçon de piano.

Cette montre, elle l'avait remarquée depuis sa petite enfance, parce qu'elle s'était présentée à ses regards dans des conditions particulières. C'était une de ces grosses montres d'autrefois, qu'on se passe de génération en génération. Sa forme & sa grosseur frappaient les enfants, ainsi que le magnifique porte-montre, de forme ancienne, dont elle occupait le centre. L'ensemble faisait l'office de pendule, tenant la place d'honneur sur la cheminée de la chambre à coucher; & Jenny, en la regar-

dant, s'était dit bien des fois : « Comment donc cette montre est-elle faite ? »

IV

L'OUVRAGE DU TEMPS.

Voyez-vous cet homme encore jeune, mais triste, amaigri, malade, incapable même de tout travail suivi ? Demandez-lui ce qu'il pense aujourd'hui d'une femme jolie & d'humeur gracieuse, qui n'a que ces deux qualités ? Demandez-lui ce qu'est devenue sa maison ? qu'en a-t-on fait ? qu'en a fait sa propre faiblesse ?

Le voilà tombé dans les vulgaires préoccupations d'une étroite économie. La pente était glissante, il fallait enrayer à temps. Anatole n'avait pas cette patience froide, née de la fermeté de caractère, qui vise toujours le but, sans s'inquiéter des obstacles que l'on met sur sa route. Et maintenant le mal est fait, la ruine est évidente & connue de tous. Cela devait arriver, puisque l'on dépensait chaque année beaucoup plus que son revenu.

Jusque dans la pauvreté relative, une bonne maîtresse de maison, qui sait compter l'argent & les heures, peut encore, si la santé lui reste, rendre supportables les privations de l'intérieur. Stéphanie n'avait eu que des larmes à opposer au fantôme menaçant qu'on appelle *la ruine*, & qui fait un pas en avant tous les jours, quand il a mis le pied dans un domaine.

Après avoir contribué pour une large part à la diminution du capital, elle n'avait su que pleurer ; même sa beauté s'était flétrie ; on se demandait s'il était vrai qu'elle eût été charmante. Maintenant, pâlie par d'inutiles veilles, affligée par la cessation de tout plaisir, éternée par la comparaison incessante du présent au passé, elle se sentait incapable de soutenir l'épreuve. Affaissée sur elle-même, comme le fataliste en face d'un péril qu'il pourrait encore conjurer, elle attendait que la maison croulât. La vue de son mari malade & découragé ne lui donnait point d'énergie. Vainement, on lui avait dit que l'homme supporte difficilement le chagrin, & que, en cela surtout, la femme doit être son aide ; elle laissait son mari boire le calice tout entier & jusqu'à la lie, car dans cet appartement exigü, mesquin, par lequel il avait fallu remplacer la somptueuse demeure, on ne voyait nul objet qui n'attristât le regard. Stéphanie ne prenait plus d'intérêt à rien : — « Quand on est où nous en sommes, disait-elle, tout est indifférent ; un peu plus ou un peu moins de désordre, de laideurs, de gêne, qu'est-ce que cela fait ? J'aurais beau me donner de la peine, je ne changerais rien à la situation, ce serait au-dessus de mes forces. D'ailleurs, à présent, tout m'est égal. » — Et Stéphanie ne rangeait même plus ses tiroirs ; Stéphanie ne préférait plus le moindre soin de sa parure, & poussait la négligence jusqu'à porter des vêtements déchirés, jusqu'à ne plus se soucier de

l'arrangement de sa chevelure, comme si, en dehors de l'élégance & du luxe, il n'y avait pas mille secrets charmants pour reposer les yeux qui nous aiment.

Le ménage était fait à la hâte par une seule femme de service qui ne se mettait en peine de rien, sinon de trouver une autre place, car ses gages mêmes ne lui étaient pas régulièrement payés. Le revenu qu'on avait conservé aurait pu suffire, mais on s'était engagé dans la voie des dettes. Au lieu de se dire : Il nous reste tant, il faut se restreindre, on s'était dit : Il nous faut ceci & cela ; donnons-le-nous d'abord, nous ferons ensuite comme nous pourrons. Ce raisonnement n'est permis que devant le nécessaire, ce qu'on appelle pour chacun de nous, & toujours relativement, le *pain quotidien*. Oh ! assurément, pour ces choses qui sont le fond de la vie, on doit compter sur ce grand & magnifique Pourvoyeur qui tient dans sa main l'homme & le passereau. A-t-il jamais refusé l'essentiel à la prière jointe à l'effort, à la bonne volonté ? Mais le superflu, quand il nous a été enlevé par notre faute ou par les circonstances, doit être définitivement supprimé, à moins qu'il ne soit reconquis par le travail.

Dans cet intérieur dont le soleil semblait se détourner, de peur d'y laisser entrer la joie, il y avait une fleur, & cette fleur n'était point étiolée, grâce aux soins intelligents de tante Marie. La petite Germaine, attirée chez madame Villeneuve sous le motif de prendre des leçons de piano, avait fini par être admise à l'éducation maternelle que recevait Jenny. En réalité, elle passait plus de temps chez sa tante que dans sa propre maison, & se pénétrait des principes & des traditions qui régissaient la nombreuse tribu. Elle apprenait à coudre, à ranger, à travailler continuellement, soit de la tête, soit des mains, à ne pas perdre le temps.

Ne pas perdre le temps, c'était le fond de l'éducation sous ce toit respectable. On avait peu de fortune, mais beaucoup de temps, parce qu'on savait le mettre à profit. Le temps, c'est la monnaie qu'une femme échange, à défaut d'argent, contre une partie notable de ce qui lui est nécessaire.

Un mot avait frappé Germaine : le jour où elle avait demandé à sa tante comment il arrivait que sa belle montre de famille fit les heures assez longues pour lui laisser le loisir d'accomplir tant de choses, madame Villeneuve lui avait répondu : — « Écoute, ma petite, si tu veux faire tout ce que je te dirai, tu auras à dix-huit ans une montre comme la mienne. » — Cette promesse était douce à l'enfant, & elle se montrait docile à suivre les conseils de sa tante.

Germaine était portée à l'observation ; elle grandit en jetant chaque jour un double regard sur deux foyers, dont l'un suffisait à tout dans les proportions d'une médiocrité honorable, & l'autre, après avoir tout englouti dans les exigences du luxe, manquait peut-être un jour des choses

principales, & manquait déjà de tout ce qui jette le charme dans la vie.

Lorsque madame Villeneuve se fut bien assurée des dispositions de sa nièce, & qu'elle vit le moment opportun, elle n'évita point de lui faire toucher du doigt les causes éloignées de la ruine de sa famille, sans jeter toutefois aucun blâme direct sur ceux qui auraient pu & dû la prévoir. Elle avait entrepris de préparer en Germaine cet édifice solide & bien assis qu'on appelle une bonne maîtresse de maison, qu'elle ait en mains le gouvernement de peu ou de beaucoup.

A mesure que son esprit s'élevait, Germaine arrivait nécessairement à ne plus considérer la montre de tante Marie comme la source de tout le bien qu'elle voyait; elle conservait néanmoins sur ce point un peu d'enfantillage, & dans une heure de tête-à-tête, elle dit à sa tante :

« Voyez, je deviens grande, j'aurai bientôt des robes longues; dites-moi, je vous en supplie, comment est faite votre montre. »

V

COMMENT CETTE MONTRE ÉTAIT FAITE.

C'était un jour d'hiver, à cette heure indécise que l'on appelle *entre chien et loup*. Madame Villeneuve se reposait de ses travaux de mère de famille & de maîtresse de maison; son plus jeune fils jouait dans la chambre d'enfants, afin de se donner le plaisir de faire un peu de tapage; là, c'était permis, sous la surveillance de la patiente Ursule, dont quinze ans d'exercice avaient admirablement façonné les oreilles au bruit, aux cris joyeux. Antonie vaquait aux soins de l'intérieur, car sa mère, pour la former, l'avait mise à la tête du ménage, & c'était elle qui transmettait les ordres à la fidèle Toinette, toujours un peu grognon par suite d'une ancienne coutume. Jenny était allée, chose rare, passer quelques heures chez de jeunes amies. Germaine, fatiguée d'avoir déchiffré un nouveau morceau, était venue s'asseoir à côté de sa tante & causer avec elle.

Causar, c'était le bonheur de Germaine, sans doute parce qu'elle en était privée chez elle; on y parlait de choses extérieures, mais on ne causait jamais, évitant au contraire de s'appesantir sur aucun sujet sérieux; cela se comprend, on avait peur de retomber sur des réalités navrantes. Chez madame Villeneuve, où l'on n'avait pas les mêmes craintes, on causait, & Germaine commençait à goûter aussi les plaisirs de la conversation, bien qu'elle ne portât pas encore de robes longues. C'est une très-grosse affaire que la première robe longue, on s'en souvient.

« Chère tante, nous voici seules, je vous en supplie, dites-moi le secret de votre montre. Je vois bien qu'elle n'allonge pas les heures, mais cependant je ne puis m'expliquer comment, à force de la regarder, vous avez pu devenir ce que vous

êtes? Et puis, vous m'avez dit qu'à dix-huit ans j'en aurais une du même genre?

— Je te le dis encore, ma chère enfant, si tu continues comme tu as commencé, tu auras à dix-huit ans le secret de faire ce que fait faire ici ma montre. Tu vois combien souvent on la consulte? Mes enfants ont été élevés dans le respect de ce trésor de famille. Ton oncle lui-même veut bien accepter ses lois; Ursule en est l'esclave; Toinette, tout en murmurant par nature, se soumet; tout obéit à ma montre ici, & moi je suis reconnaissante de toutes les heures qu'elle a marquées depuis que je suis au monde.

— Vous avez donc toujours vu cette montre?

— Toujours. Et c'est en la consultant que je suis parvenue à mener convenablement une maison, devenue très-lourde par le grand nombre de personnes qui attendent de ma direction le plus ou le moins de bien-être, au moral & au physique.

— Comment cela s'est-il fait, ma tante?

— C'est bien sérieux pour toi, peut-être? Es-tu réellement assez raisonnable, ou ne dois-je pas attendre la robe longue?

— Oh! non! n'attendez pas! je suis plus raisonnable que ma robe.

— Eh bien, ma chère petite, cette montre divise très-exactement le temps, & voilà tout.

— Alors, c'est simplement une bonne montre?

— Ce n'est que cela. Ma mère, de vénérable mémoire, m'a donné l'habitude, dès mon jeune âge, de remarquer avec le plus grand soin le mouvement continu des aiguilles, & de ne pas gaspiller le temps précieux qu'elles mesurent. Le secret, tu le vois, n'est pas précisément dans la montre, il est dans le regard, & comme le regard naît de la volonté, le secret est surtout dans la *volonté bien arrêtée de ne jamais perdre le temps*. Régler sa marche comme font ces aiguilles, ne mettre dans ses actions journalières ni retard ni précipitation, ne pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même, ne pas vivre au hasard sans se rendre compte à soi-même de ce temps, dont nous rendrons compte à Dieu, & dont il a été dit : « Le temps est la monnaie dont on achète l'éternité. »

— C'est donc en regardant souvent votre montre que vous êtes arrivée à faire tant de choses?

— Oui, chère enfant. Ma mère me disait qu'une heure a son prix dans une existence toujours trop courte relativement aux devoirs qui la remplissent. Elle m'habitua à employer mon temps, même en jouant, c'est-à-dire à préférer le jeu au *far niente*. Tout plaisir m'était accordé, dans la mesure du possible, excepté de laisser couler les moments de récréation dans l'inaction de l'esprit ou du corps. « Joue ou travaille, me répétait-on; instruis-toi ou amuse-toi, mais ne reste pas dans le rien, dans le vide. » Cette habitude constante de poursuivre un but est devenue pour moi une seconde nature, & quand je me suis vue à la tête

de la maison de mon mari, il m'a paru facile de diviser mon temps & de l'employer d'une manière utile.

Cette montre bien-aimée qui avait été une part précieuse de l'héritage maternel, venu, hélas ! mille fois trop tôt, cette montre, je l'ai considérée comme une vigilante maîtresse préposée à la garde de mon nouveau foyer ; c'est elle qui me mesurait le temps que je devais raisonnablement donner au plaisir, à la distraction, à la vie extérieure, au travail, au sommeil ; je lui obéissais en souvenir de ma mère, & chaque fois qu'il a semblé bon à la Providence de me confier un enfant de plus, j'ai regardé ma montre, & j'ai résolu de suivre de plus près encore le mouvement de ces aiguilles qui ne se reposent jamais. J'ai vu que fort souvent, le temps peut remplacer l'argent par l'économie que procure le bon emploi qu'on en fait.

Je ne te dirai pas que ma tâche est facile, qu'il ne m'arrive point de plier sous un fardeau que l'âge & la fatigue rendent pesant, mais un regard jeté sur ma montre me rend le courage. Je vois que les heures pénibles passent comme les autres ; je sais que les heures à venir apporteront ce qu'il faudra, puisque c'est Dieu qui les envoie ; je n'ai donc qu'une chose à faire, c'est d'employer comme il convient *l'heure présente*. Comprends-tu, Germaine ? n'est-ce pas un peu sérieux pour toi ?

— Je comprends si bien, que je veux faire, moi aussi, tout ce que vous disait bonne maman. Mais pourquoi donc n'a-t-elle pas dit la même chose à ma chère petite maman ?

— Parce que ta chère petite maman était bien jeune quand nous sommes devenues orphelines !

— Pauvre chère petite maman ! ce n'est pas sa faute si elle ne sait pas bien mesurer les heures ; elle était orpheline ! »

En disant ces douces paroles, Germaine, émue pour la première fois de ce sentiment profond qui se révèle en nous plus tôt ou plus tard, selon que l'âme domine plus ou moins l'enveloppe, fixa ses grands yeux bleus sur le ciel qui se couvrait des ombres de la nuit. Deux larmes d'amour filial tombèrent sur ses joues ; elle pensa avec toute la tristesse dont cet âge est capable, à son père, qui ne riait jamais, à sa mère, qui disait que la vie lui semblait longue, à ce sombre intérieur, dont elle, Germaine, devait être la lumière. Tante Marie devina sa pensée, que la délicatesse & la timidité retenaient au fond de son cœur.

« Chère enfant, dit-elle avec cette vue profonde de l'âge mûr qui donne de la transparence aux secrets de la jeunesse, tu pleures en pensant à tes parents, à ta maison, à tout ce qui manque dans ton intérieur ?

— Oui, dit Germaine, mes parents sont bien malheureux, & papa est malade. Oh ! si je pouvais... quand je serai grande... si je pouvais...

— Tu pourras, ma chère fille, tu pourras rendre à la maison paternelle un peu d'aisance, un peu de joie. Laisse-toi conduire, je te promets qu'à

dix-huit ans tu auras acquis la science de l'emploi du temps qui rend possible ce qui semblait impossible. D'ici là, travaille & regarde la montre. Apprends à dépenser sagement cette monnaie qu'on appelle le temps, & qui est un moyen de transaction dont le cours ne baisse jamais.

— Je vous promets de vous obéir. Vous, promettez-moi que je consolerais mes parents !

— Tu peux en être certaine. Le travail remédie à tout. L'intérieur le plus désorganisé se réorganise par le bon emploi du temps ; la ménagère la plus pauvre se relève si elle a l'intelligence des heures. Tu n'as pas idée de ce que peut le dévouement du cœur, quand il s'unit à l'exactitude, à la précision.

— Vous m'encouragez, ma bonne tante ; je vais étudier mon piano avec bien plus d'ardeur encore. Je veux avoir un vrai talent ! »

On en était là quand Ursule apporta la lampe. Le chien, le loup & l'envie de causer s'en allèrent tous les trois en même temps. Le petit François entra au galop sur son cheval de bois. Il était si gai, qu'il fallait bien rire avec lui ; c'est ce que l'on fit.

La bonne Germaine avait encore des larmes dans la voix, tout en faisant des compliments au cheval & au cavalier.

Elle finit par se prêter aux jeux de son petit cousin, & par faire l'exercice ; mais chaque fois que les mouvements militaires replaçaient Germaine en face de la montre, elle la regardait avec respect, ses yeux semblaient dire à la montre :

« Apprenez-moi à me servir du temps, petites voyageuses, qui marchez toujours ; je veux être une seconde tante Marie. »

VI

GERMAINE AVAIT UNE MONTRE.

Pendant que tournent les aiguilles, nous faisons beaucoup de choses, & entre autres, nous vieillissons. C'est pourquoi monsieur Villeneuve a des rides au front ; c'est pourquoi tante Marie grisonne. De cela comme du reste, elle prend son parti. Ne voit-elle pas sa fille aînée charmer la maison, prête à se marier si l'occasion se trouve & satisfait le désir de ses parents & le sien ; prête à vivre en famille si cette occasion ne se présente pas ; en ce cas, elle ne se croira pas victime d'un sort cruel & vouée aux aigres regrets. Antonie a été élevée dans l'habitude du dévouement ; elle se regarde comme la seconde mère de ses frères & de sa sœur ; elle l'est en effet. Les grands garçons acceptent sa douce influence, c'est elle qui s'est faite le morceau de velours entre les illusions de leur âge & la forte volonté de leur père : elle atténue ce qui peut être atténué ; elle évite bien des choses, & détourne plus d'un orage.

Pendant que les jumeaux commencent leur carrière, que Baldimir termine ses études, que la

faible & sympathique Jenny fait le bonheur de la famille & que François commence le latin, que se passe-t-il chez madame Delbos ? Entrons sous son toit, toit béni, puisque un bon ange l'a défendu contre la tristesse sans espérance.

L'appartement est étroit, mais tout y est rangé, soigné. Sous une simplicité, que rompt ça & là un reste d'opulence, on sent le retour de l'aisance modeste, ramenant avec elle la santé, le sourire, la douceur des rapports; tout ce qu'elle nous emporte en se retirant du logis. Les caractères ont repris leur souplesse. Anatole & Stéphanie ont cessé de se reprocher mutuellement leur ruine.

Stéphanie qui avait passé, comme cela n'arrive que trop souvent, de l'exagération de la parure au négligé le plus complet & le plus disgracieux, Stéphanie a retrouvé quelque chose de son savoir faire; son mari la regarde encore avec complaisance parce qu'elle est redevenue agréable, quoique fort simple.

La table est frugale, mais il n'y manque rien d'essentiel. Un enfant de Villeneuve vient souvent s'y asseoir, & Jenny plus souvent que les autres, parce qu'elle est demeurée l'amie la plus chère de Germaine.

Qui donc a produit ces métamorphoses ? C'est un bijou, un vrai trésor, une montre, petite, jolie, précise, que Germaine porte à sa ceinture & consulte vingt fois par jours.

Voici comment les choses se sont passées :

Quand Germaine eût atteint ses dix-huit ans, monsieur & madame Villeneuve ont résolu de mettre leur nièce en état de se créer une ressource pour le présent & pour l'avenir. En conséquence, ils se sont imposé de réels sacrifices pour faire

cultiver le talent de Germaine par un grand maître, & lui donner ensuite un bon piano, afin qu'elle pût établir un cours dans le salon de sa mère. Ce beau don lui ayant été fait, ses cousins & cousines, par une tendresse vraiment fraternelle, ont réuni leurs épargnes, & offert à Germaine une montre, & l'on s'est mis à aimer cette montre, en famille, presque autant que celle de tante Marie.

Depuis lors, plusieurs années s'étaient écoulées; tout avait changé de face. La jeune artiste, demeurée modeste dans sa mise & dans ses allures, avait trouvé, très-difficilement d'abord, quelques élèves pour suivre le cours. Peu à peu elle recueillait le fruit de ses labeurs, & sachant mettre le temps à profit, elle avait su aussi réserver des heures pour se perfectionner dans son art, des heures pour donner un coup d'œil au ménage, des heures pour rasséréner le front soucieux de ses parents en se montrant heureuse, en égayant sa demeure par l'entrain de son âge, en attirant autour d'elle Jenny & tous les siens. On était jeune, on s'amusait à peu de frais, sans coquetterie, sans ostentation; on jouait, on dansait en famille; mais jamais ces simples plaisirs ne faisaient oublier le devoir, l'étude, le sérieux de la vie! on se séparait toujours à propos; & si les plus jeunes, bien excusables assurément, s'efforçaient parfois de prolonger outre mesure le temps des rires joyeux, l'un ou l'autre ne manquait pas de leur opposer le pouvoir magique de la petite fée qui, dans cet intérieur renouvelé, faisait ce qu'une autre avait fait autre part. Qu'elle était cette petite fée?

La montre de Germaine.

M^{me} DE STOLZ.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POUDING A LA DIPLOMATE

Faites bouillir une pinte de crème avec un quart de sucre & un morceau de vanille; laissez refroidir. Ajoutez-y une once de colle de poisson fondue dans un verre d'eau & passée au tamis de soie; cinq blancs d'œufs en neige; remuez bien ce mélange, versez-en une petite quantité dans un moule huilé. Mettez une couche de biscuits imbibés de kirsch ou de marasquin, une couche de crème, une couche de biscuits, etc.

MANIÈRE D'ÔTER LES TACHES D'ENCRE SUR LES ESTAMPES, GRAVURES, ETC.

On étend la gravure sur une table propre; on tient d'une main de l'eau forte dans une bouteille, & de l'autre, de l'eau ordinaire; on laisse tomber de l'eau forte sur la tache, assez pour la couvrir. Quand, par l'effet de l'acide, elle est disparue, on jette aussitôt de l'eau afin d'ôter l'action de l'eau forte qui rendrait le papier jaune & le brûlerait. On l'étend après sur une corde & on laisse sécher.

DODO



Dors, dors, petite sœur veille ;
Bébé, sèche tes beaux yeux ;
Quand à ton âge on sommeille,
L'âme vole vers les cieux :
Là-haut, tu verras des roses
Et des anges comme toi ;
Moi, dès les paupières closes,
Je n'ai que sujets d'effroi.

Dodo, dodo,
Détestable mouche
Que rien n'effarouche,
Ah ! crois-moi,
Sauve-toi.

C'est un long devoir à faire,
Les leçons qu'on ne sait pas,
La sous-maitresse en colère,
Le pain sec, maudit repas !
Je me vois le bonnet d'âne
Surmonté d'un écriteau ;
La classe, à mon nez ricane
En se rendant au préau.

Dodo, dodo,
Détestable mouche
Que rien n'effarouche,
Ah ! crois-moi,
Sauve-toi !

Doux sommeil de l'innocence,
T'envolant comme un oiseau,
Pourquoi fuis-tu notre enfance,
Quand nous quittons le berceau ?
Dès notre entrée en ce monde,
Ah ! maman a bien raison,
Sous nos pas, la ronce abonde,
Il est bien peu de gazon.

Dodo, dodo,
Détestable mouche
Que rien n'effarouche,
Ah ! crois-moi,
Sauve-toi !

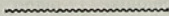
VICTOR BASTON.



REVUE MUSICALE



DE LA DECADENCE DU GOUT



LES semaines se succèdent, les mois s'écoulent & nous ne voyons luire aucune étoile nouvelle au ciel de l'art. Certains compositeurs, ambitieux de succès éclatants, ne veulent pas confier aux premiers sujets de nos scènes lyriques les ouvrages qu'ils ont créés ; il leur faut de ces chanteuses incomparables qui ne vivent plus chez nous qu'à l'état d'oiseaux voyageurs ; ils rêvent les prima dona d'autrefois, que les directeurs modernes ne peuvent

plus garder dans leurs cénacles ; les auteurs en sous-ordre frappent inutilement à la porte des grands théâtres :

« Vous n'avez pas de nom, mon cher monsieur, vous ne feriez pas de recettes. Que voulez-vous ! le public est blasé, ce ne sont pas des choses fines & délicates qui conviennent à ses goûts, il lui faut de la flamme de punch pour chauffer tous les mets qu'il porte à ses lèvres. »

Examinons les faits, ils en disent plus que les

paroles : les lauréats du prix de Rome en sont réduits à devenir, sur des scènes de bas étage, les vils parodistes d'un art qui ne suffit pas à les faire vivre. Les théâtres ne font pas fortune, & n'était le chapitre des subventions, messieurs les directeurs, honteux & appauvris, partiraient en mettant la clef sous la porte. Chanteurs & chanteuses ruinent les administrations. Nous n'avons plus d'artistes à nous. On ne voit plus de ces brillantes pléiades de talents dont nous développons l'essor, & qui vivaient heureuses & glorieuses sur nos grandes scènes, sans courir le monde pour chercher des millions d'abord, des bravos ensuite. Les musiciens chantants composent aujourd'hui un peuple nomade. Ils passent chez nous quelques mois au prix longtemps débattu de quatre-vingt ou cent mille francs. Mais c'est une bagatelle dont ils ne sauraient se contenter ; il leur faut la saison de Londres ou le voyage de Saint Pétersbourg pour compléter leurs budgets. Un opéra se monte ; on y apporte un grand luxe de mise en scène, on se ruine en réclame, enfin la représentation est suivie d'un grand succès ; tout à coup, une étoile des pays lointains vient s'égarer sur notre ciel, on veut la voir, on veut l'entendre ; le directeur l'engage & voici l'opéra relégué aux calendes grecques ; on le reprendra dans six mois, pendant l'été, avec des doublures. Que de bons compositeurs ont pleuré de cet affront. Si nos grands acteurs étaient plus modestes dans leurs ambitions pécuniaires, nous aurions des troupes à nous, fidèles à nos rampes, équitablement payées & se trouvant récompensées de leurs efforts, par les ovations de la France ; mais non, des châteaux à la campagne, de fastueux hôtels à Paris, des équipages à huit ressorts & des légions de valets, voilà ce qu'il faut savoir commercer en dix ans ; c'est une opération financière à laquelle les artistes modernes sont parfaitement dressés.

O pauvre grand Nourrit ! il n'avait pas cette appétit au gain, lui ! la consécration de son talent en France suffisait à son orgueil ; la dignité de son caractère, la noblesse de ses sentiments le tenaient éloigné de pareilles convoitises ; il acceptait les plus rudes fatigues du répertoire, & il gagna d'abord douze mille francs, puis vingt-cinq, sans jamais demander qu'on l'augmentât. De toutes les grandes capitales de l'Europe il reçut des offres éblouissantes qu'il n'accepta jamais. L'Opéra était sa maison, Auber & Rossini ses amis, il aimait la France comme on aime sa mère.

Le Théâtre-Italien succombe. Hélas ! on ne fait pas revivre ce qui a vécu. S'il fut une bienheureuse période où l'estime public le portait vers les choses saines & de bon goût, cet âge d'or a disparu. On ne sait plus parler la langue des Gluck, des Sacchini, des Spontini. On commence à se fatiguer d'entendre celle de Meyerbeer, d'Auber & de Rossini ; les vieilles fondations sont ébranlées, les mauvaises habitudes sont venues ; l'art suit la pente inévitable indiquée par la société. Qu'est

devenu l'attachement traditionnel au foyer que l'on a choisi ? on va, on vient, on se disperse, quand ce n'est pas à l'étranger c'est en province. Le répertoire quotidien auquel le goût actuel nous condamne, est un triste échantillon de la dignité française & de nos écoles de musique. Les jeunes compositeurs & même les premiers prix du Conservatoire, ceux qu'on envoie à Rome pour s'édifier au spectacle de la ville éternelle, pour déchiffrer les palimpsestes sacro-saints, enfin pour écouter des musiques d'anges à la chapelle Sixtine, reviennent de leur poétique pèlerinage pour composer : le *Canard à trois becs*, la *Tour du chien vert*, les *Cent Vierges* & la *Timbale d'argent*. Bien décidément Cassandre fait gagner plus d'argent que Palestrina, & plus décidément encore, Allegri a moins de *chic* que Pierrot.

De son côté, la société des concerts se démembre ; n'est-elle pas aujourd'hui un peu partout ? Qui trouvons-nous à la tête de toutes ces réunions nouvelles qui se forment ? Des chefs de pupitre de la rue Bergère, fatigués d'obéir & saisissant à leur tour un bâton de commandement. On érige autel contre autel.

Nommer ici toutes ces fondations serait une tâche impossible. Essayons d'en citer quelques-unes : nous avons d'abord les concerts populaires ; celle-là est grande & utile. Viennent ensuite la Société Morin et Chevillard, la Société Shumann, la Société Jacquart et Armingaud, la Société philharmonique de monsieur Saint-Saëns, les concerts Danbé, ceux de Lamouroux, la Société Alard, Franchomme & Planté, & une foule d'autres qui, grâce à l'absolu d'énûment de musique vocale où nous sommes réduits, cherchent et quelquefois parviennent à s'achalander.

La mal vient de cette fièvre de fortune et de personnalité qui dévore notre époque, ce qui fait que nul ne peut rester honnêtement à son poste.

Un public vaniteux et sans goût autorise certainement les artistes à quitter les droits chemins. Dans la musique comme dans l'instruction obligatoire, savoir lire et compter, cela constitue la valeur d'un homme ; à partir du jour où cet homme peut signer son nom, il se mêle de juger les choses, de faire de longs discours et de régler le sort des empires. Savoir une gamme, jouer sur un piano asthmatique une polka ou un air de romance, c'est être musicien, c'est pouvoir décider du succès d'une œuvre. Les médiocrités abondent, les théâtres & les concerts se multiplient, le goût se déprave, les habitudes de mauvaise compagnie se communiquent comme les miasmes, & les compositeurs ne pouvant élever le public jusqu'à eux, se décident résolument à descendre jusqu'à lui.

Qu'allons-nous devenir cet hiver ? que nous réserve l'Opéra ? On nous avait d'abord parlé de la *Jeanne d'Arc* de monsieur Mermet, l'auteur de *Roland à Roncevaux*. Pour le moment, la question semble être écartée. Accentuer la note belliqueuse,

chanter la délivrance, serait hors de saison à l'heure où notre territoire est occupé. Ajoutons que le drame de monsieur Mermet se termine par toutes les pompes d'un couronnement : la trompette guerrière d'une part, le dauphin, par la grâce de Dieu, se faisant sacrer dans la cathédrale de Reims, ce sont des raisons qui doivent rendre la représentation difficile, sinon impossible; nous avons, il est vrai, en perspective, la *Coupe du Roi et Thulé*. C'est une de ces pièces en deux actes qui, jadis, figuraient en manière d'intermède. On parle de nouvelles œuvres de différents compositeurs distingués; aucune d'elle n'est encore en répétition; faisons donc provision d'espérances, & tenons solidement clos le couvercle de la boîte de Pandore.

MARIE LASSAYEUR.

A l'approche du 25 décembre, nous pensons

être agréable à nos lectrices, musiciennes pour la plupart, en leur rappelant les charmants Noël's de mademoiselle H. Wild, qui leur ont été déjà recommandés l'année dernière, à pareille époque (1).

Deux de ces gracieux chants gardent le caractère joyeux & naïf qui leur convient; le troisième est un solo large & soutenu, se distinguant par une harmonie plus savante; il demande surtout une voix étendue & exercée, & se rapproche, en cela, des Psaumes du même auteur, qui ont été chantés avec un si réel succès par mademoiselle Nilsson & madame de Caters Lablache.

L'espace nous manque pour parler aujourd'hui du *Recueil de Prières* en chœurs, où l'on est sûr de trouver, grâce à une musique simple & à des paroles bien adaptées, une si aimable ressource pour les veillées de famille.

S. L.

(1) En vente chez Flaxland, 4, place de la Madeleine.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Je me disposais à aller passer l'après-midi chez Adrienne, où notre réunion de travail avait lieu ce jour-là, lorsque je reçus de notre amie un petit billet conçu en ces termes :

« J'ai grande envie, ma chère Jeanne, de transformer notre réunion d'aujourd'hui en promenade à l'Exposition d'économie domestique. Thérèse & toi ne l'avez pas encore vue; on va la fermer très-incessamment, je crois; d'ailleurs cette promenade sera beaucoup plus agréable pour nous toutes, faite en commun, que séparément. Si donc tu ne vois pas d'obstacle à mon beau projet, sois ici, à une heure & demie, heure militaire! — J'en écris autant à chacune de nos compagnes de travail. — Amitiés, etc. »

Je fus exacte, comme tu penses, au rendez-vous d'Adrienne; & Lucie, Marie, Berthe, Thérèse & Pauline le furent tout autant. Nous formions,

ainsi réunies sous la conduite de nos deux amies mariées, Adrienne & Berthe, une phalange fort respectable.

Bien que ce fût jour de concert, — il y en a deux par semaine, à l'Exposition d'économie domestique, — & que l'orchestre fût excellent, les banquettes qui entourent le kiosque des musiciens étaient presque vides, & l'on n'apercevait que quelques groupes isolés de visiteurs dans le jardin & les galeries adjacentes.

« Tant mieux, dit Thérèse, qu'il y ait si peu de monde! Nous serons là comme chez nous, & regarderons, tout à loisir, ce qui nous intéressera.

— Égoïste, ce n'est pas du tout l'affaire des marchands.

— Comment! des marchands?... Cette exposition est-elle donc un bazar?..

— A peu près, car chacun a le droit d'emporter,

avec un laisser-passer du vendeur, ce qui est emportable.

Je propose de procéder par ordre, dit Marie. — Faisons comme si nous visitons une maison : commençons par le sous-sol, où j'aperçois des appareils de chauffage, de cuisine, de buanderie, de repasserie, des ustensiles de caves, voire même du bois & du charbon... Ensuite, & tout en écoutant cette ravissante ouverture de *Zampa* qui est bien véritablement une perle musicale, nous parcourons le jardin, avec ses volières, ses kiosques en filigrane, ses tentes, ses sièges rustiques, ses jeux divers, crockets, tonneaux, boules, quilles, escarpolettes, ses spécimens de basses-cours, de fontaines, de rochers factices, etc. Enfin, nous monterons à l'étage supérieur, & là, nous trouverons réuni tout ce qui constitue le mobilier plus ou moins élégant & confortable d'une demeure moderne; tout ce qui l'orne, l'embellit, la rend agréable ou simplement habitable, depuis les ustensiles les plus vulgaires, jusqu'aux choses de goût & d'art les plus raffinées. — Sans compter une foule d'objets admis ici sous prétexte d'économie domestique, & que je n'aurais jamais soupçonnés d'en faire partie.

— Lesquels donc, Marie ?

— Les faux cheveux & les ajustements féminins, par exemple.

— On les a sans doute exposés pour rappeler aux femmes que, dans la vie domestique, on doit être économe encore plus sur l'article des chignons postiches & des colifichets que sur les autres; car que penserait-on d'une mère de famille qui aurait, tous les jours, des cravates & des frises nouvelles, & qui nourrirait son mari & ses enfants de haricots & de pommes de terre ?

— Puisque vous parlez cuisine, mesdames, venez donc regarder ces fours de campagne remplaçant à la fois le gril, la poêle & la broche, & pouvant servir, non-seulement à faire cuire toute espèce de viande, mais encore le poisson, les mets sucrés, la pâtisserie, les fruits, en un mot tout ce que l'on met sur le gril, dans la poêle & sous le four de campagne ordinaire. — Cela s'appelle le *prompt-rôtisseur* & a été médaillé à plusieurs expositions, s'il vous plaît !...

— Moi, je préfère le *four-ventilateur-Michel*, à ton *prompt-rôtisseur*, dit Thérèse. — Avec ce four portatif & qui peut s'adapter à tous les genres de fourneaux, fourneaux au charbon de bois, fourneaux au charbon de Paris, coke, tourbe, gaz même, on fait trois plats à la fois & toute la cuisine en général : grillades, rôtis, pâtisseries, gratins, ragoûts, potages, légumes. — De plus, on obtient une économie de combustible évaluée à 90 pour 100, m'a-t-on dit. Dernier avantage, ces fours ne coûtent pas très-cher; il y en a, de 13 à 50 fr. selon leurs dimensions; & moyennant 12 francs de supplément, il est possible d'y ajouter une fontaine pour l'eau chaude & un bain-marie.

— Voici, le chauffe-assiettes & le filtre-Goiteau !

— Encore deux bons ustensiles. — Grâce au filtre on obtient un café limpide & délicieux.

— Voici maintenant un appareil au pétrole pour faire la cuisine & surtout le potage, — économiquement & *supérieurement*, si l'on en croit le prospectus.

— Oui, mais, gare les explosions !...

— C'est ce qui te trompe, chère Lucie, les explosions ne sont nullement à craindre, paraît-il. — Avec les précautions d'usage, bien entendu !

— Il a bonne figure, cet appareil. J'en ai déjà entendu parler; on le dit très-commode pour les personnes qui n'ont pas le temps de surveiller bien attentivement leur cuisine, car, une fois la chose en train, elle se fait toute seule. L'appareil complet — avec le foyer, une marmite pouvant contenir trois litres de liquide, & une sorte de fourneau portatif pour y placer une casserole — coûte 21 francs. — Avec une marmite de quatre litres, 25 francs.

— Comment, on fabrique aussi du savon, par ici ?...

— Et par là, on débite du charbon économique, le plus économique de tous les charbons. Il s'appelle le *charbon nouveau*, & brûle, dit-on — sans qu'il soit nécessaire d'y toucher — pendant huit ou dix heures. Prix, 2 francs 50 centimes les 15 kilos.

Ah! les gentilles machines à savonner, à lessiver, à repasser !

— Connaissez-vous l'eau d'*Ovide*, mesdames? demanda Marie du ton d'un marchand d'orviétan qui annonce sa marchandise. — Elle remet à neuf, sans altération, les dorures sur bronze, zinc, marbre & porcelaine? Prix du flacon, 1 franc 25 centimes.

— Non, mais je connais, répondit Berthe, l'eau merveilleuse, sa voisine, qui nettoie, en effet, à merveille, tous les métaux sans exception. — Le flacon coûte 60 centimes chez tous les épiciers, lampistes & marchands d'articles de ménage, & la bouteille 1 franc 50 centimes.

— Avez-vous vu, chère Adrienne, les beaux canapés-lits avec immense tiroir, qui sont si confortables & si commodes pour nos étroits appartements de Paris ?

— Non-seulement je les ai vus, ma bonne amie, mais j'en ai acheté deux, l'un en reps havane pour le cabinet de mon mari, & l'autre en damas de soie bleu pour ma propre chambre; en cas de maladie cela peut être très-utile. J'ai encore fait à mon seigneur & maître — toujours pour son cabinet — la surprise d'un fauteuil de repos, s'allongeant à volonté; tenez, comme ceux qui sont en bas, près du buffet du jardin!... Ah! il y a là aussi de petites chaises orientales en laque, or, rouge & noir qui me tentent bien... Il faudra que j'y retourne. — On est si commodément assis là-dessus.

— Elle achèterait l'Exposition à elle toute seule, cette Adrienne !

— Tenez, je vous la dénonce encore pour une autre acquisition, dit Lucie en souriant. — Elle a donné un mobilier de noyer complet — pris, comme

la reste, ici même — à son ancienne femme de chambre Jenny, qui vient de se mettre en ménage: un lit garni complet, commode, deux tables, quatre chaises de paille, une glace... le tout pour 250 francs, acheva Adrienne rougissante; vous voyez, mes amies, que je ne me suis pas ruinée; pour 300 francs, j'aurais eu le même mobilier en acajou.

— Ah! les voilà donc, ces bourrelets Mesnard, flexibles, inusables, dont me parle toujours mon père! s'écria Thérèse enchantée. — Dès demain, j'écrirai rue de l'École-de-Médecine, 92, pour que l'on vienne en poser à certaine porte mal jointe qui fait le désespoir de ce pauvre père. Je puis me permettre cette dépense, grâce à Dieu! 30 centimes le mètre, plus 10 centimes pour la pose!

— Si j'étais riche, dit Louise en passant devant un étalage de bustes pour tailleurs, couturières, confectionneuses, etc., je me ferais modeler un buste pareil à ceux-ci; de cette façon, je n'aurais plus jamais la peine d'essayer mes robes... C'est chose si ennuyeuse!

— Ennuyeuse?... Je ne trouve pas, moi! riposte vivement la coquette Marie, c'est très-amusant au contraire.

— Oh! voyez ces poupées qui font de la gymnastique sous la surveillance d'une autre poupée, est-ce assez gentil, cela? dit Pauline en extase.

— C'est un modèle de cour de récréation pour les écoles, j'imagine, répliqua sa sœur. Mais astu remarqué, mignonne, ces jolies cartes en relief, pour étudier la géographie? Voilà qui est amusant: on touche du doigt les montagnes, les rivières, les vallées, les collines...

— Voudras-tu me permettre, ma chère Thérèse, d'en offrir une à Pauline?

— Que tu es donc bonne, Adrienne!

— Ainsi, reprit la petite fille, peu enthousiasmée de ce présent utile, les modèles d'écriture & les grands tableaux de lecture étalés contre ces murailles sont de l'économie domestique, puisqu'on les a exposés ici?

— A merveille, répondit Adrienne.

A toi de cœur
JEANNE.

MODES

LES tentatives faites en vue de revenir aux robes longues, pour le jour, semblent avoir complètement échoué; constatons-le avec satisfaction.

Les robes à longues traînes doivent être exclusivement réservées pour les toilettes du soir; dans la rue, elles sont si gênantes!

Les formes des vêtements nouveaux ont une tendance à se rapprocher un peu de celles des hommes. Ainsi la *petite jaquette* à revers & à pans arrondis par devant; le *dolman* qui, cet hiver, sera un peu cintré dans le dos & soutaché tout à fait dans le *style militaire*.

On emploie même, pour confectionner le dolman, des draps spéciaux & de nuances particulières: le *bleu hussard*, le *gris feutre*; ce dernier ne se porte guère qu'en voiture. Le bord du vêtement est garni d'un marabout de laine rond, de même couleur, & dont le milieu est parsemé de brins de soie qui font un effet très-brillant. — Une grosse & belle cordelière de soie avec aiguillettes, termine fort bien ce genre de pardessus. Elle s'adapte, par une jolie agrafe de passementerie, au côté gauche du manteau, & vient se rattacher de l'autre côté, au bas de l'épaule. — Toujours de larges manches à ces vêtements. Celles du dolman ne s'entrent pas; il n'en est pas ainsi de la *pelisse*

hongroise, charmant modèle, très-confortable pour les temps froids. Le dos de ce vêtement est légèrement cintré. Il a de larges galons de soie formant broderies tout le long, ainsi que sur les manches. Le devant, qui croise beaucoup, est orné de brandebourgs un peu inclinés en biais. Au bord, une assez haute peluche de laine, ou une bande de fourrure. Ce manteau est ordinairement en beau drap, assez long, & doublé de molleton recouvert de soie.

Toujours des paletots sacs en astrakan & en loutre avec les manchons pareils & petits.

Pour les femmes un peu âgées, des pelisses & des rotondes à capuchons, en velours ou en soie, toutes doublées de fourrures.

Les étoffes brochées en soie, rappelant un peu le damas, reviennent à la mode; on en fait des tuniques & des polonaises pour les femmes d'un certain âge.

Le pékin de faille & de velours est un très-joli tissu, spécialement réservé aux jupons. Il y en a de très-beaux en *velours* & en *vigogne*.

Quelquefois le jupon est uni; le volant seul est en pékin. Souvent on emploie une étoffe unie, & pour produire l'effet du pékin, on ajoute, entre chaque pli, soit une étoffe différente, soit une nuance dissemblable.

J'ai vu de très-jolis jupons de *soie noire*, avec un haut volant, dont les plis étaient alternés, aux uns avec de la *soie bouton d'or*, aux autres avec de la *soie gris perle*. On m'en a encore montré de deux nuances, ayant trois gros plis noirs & trois gros plis de couleur.

Les jupons de velours, plus que jamais en vogue, sont à très-bas prix ; ils se garnissent peu & sont presque tous, avec un haut volant monté à jour.

On met beaucoup de gilets de velours, soit avec de petites vestes, soit avec des polonaises ou corsages ; ils doivent être de la nuance du jupon. Il y en a de brodés au passé, noir sur noir, ou avec fleurs & guirlandes de couleur. Ils sont longs & à poches, *forme Louis XIV*. J'en ai vu de très-habillés, destinés à être portés avec des robes de velours ou de faille. Ils sont en soie & en satin blanc, brodés de couleur ou avec petits bouquets Pompadour brodés.

Le *drap* se mélange énormément avec le velours, & *vigogne* également.

Les nuances éteintes sont à l'ordre du jour. Les boutons de métal, en *cuivre*, en *vieil argent*, en *acier ciselé*, etc., s'emploient beaucoup en garnitures. Les anciens sont les plus recherchés.

Les costumes de *drap* se soutachent & se brodent en soie & en laine. En voici un destiné à une jeune fille & qui m'a paru de bon goût :

Jupon de velours noir (de coton) tout uni. — Jupe de *vigogne vert bronze*, relevée à la paysanne & tombant très-bas par derrière, sur le jupon. Le bas de la jupe est simplement ourlé & piqué trois fois. — Corsage à basques également piquées, ainsi que le bord des manches. Long gilet de velours noir. — Pour sortir, petite jaquette arrondie, avec col, revers & parements de manches en velours noir. Deux rangées de gros boutons de cuivre doré sur le devant de la veste, qui croise & n'est ajustée que par derrière. La taille est un peu longue & marquée par deux boutons.

Chapeau de feutre de la nuance du costume & de *forme sombrero* ; les bords sont retournés & doublés de velours noir. — Longue plume d'autruche frisée retombant en arrière.

Le même costume est encore très comme il faut avec un jupon & un gilet de soie noire. Le col, les revers & les parements des manches de la veste seront alors en soie, ouatés & piqués à tout petits carreaux.

Pour très-jeunes filles, on organise des toilettes simples & solides en *drap vigogne*, *sergé*, etc., toutes liserées de drap blanc, ou de teintes plus claires que celle du costume. Voici un joli costume de *vigogne* :

Le jupon est en *pékin velours de laine & vigogne beige*. Il a un grand volant à plis de la largeur de la rayure. C'est le velouté qui doit être en dessus du pli. — Jupe en *vigogne beige uni*, relevée avec beaucoup de draperies & garnie d'un effilé à tête en laine ; gilet & manches rayés comme le jupon.

— Corsage en *vigogne uni*, ouvert & sans manches. Il est à basques garnies d'effilé, comme les emmanchures. — Manteau, *forme mac-farlane*, en *vigogne*, tout orné d'effilé. Un gros pli, double dans le dos, forme, en se rabattant, un petit capuchon que l'on double de soie. Il est retenu par une grosse cordelière de laine à glands ; puis le pli est fixé à la taille en dessous du capuchon par une autre cordelière semblable, dont les nœuds & les glands retombent sur la jupe.

Le velours tramé & le velours de coton s'harmonisent avec la faille ; mais ils font souvent aussi des costumes tout en pareil, & quelquefois unis. Les jupons se font sans volants & les polonaises sans garnitures avec des brandebourgs de grosses ganses de soie du haut en bas.

Comme costume très-habillé, citons deux modèles qui pourront être modifiés selon les goûts :

L'un est *vert olive*, en faille ; le devant du jupon, tout plissé à gros plis plat, depuis la taille jusqu'en bas. Cinq volants droit fil & tuyautés sont placés derrière, & rejoignent par côté les plis du devant.

Casaque habit, ouverte devant sur un gilet de même nuance, en velours. Les pans de cette casaque sont très-longs. Ils tombent droit, & laissent découvert le devant du jupon. Le dos a des basques, descendant seulement jusqu'au premier volant qui forme tournure. Les pans du devant sont tirés de côté par trois plis, auxquels sont attachés deux larges lés de velours, repliés de façon à ce qu'il n'y ait pas d'énvers. Ces velours se réunissent derrière sur les volants du jupon, en formant un très-gros nœud sans bouts. Tout le bord de la casaque est garni d'un bel effilé à jours.

L'autre costume est en velours de soie ou en velours tramé noir. Il pourrait se copier aussi en faille :

Le jupon à queue est uni par devant. Il a, par derrière, sept volants doublés & liserés de soie gris perle (ou rose). Ils sont posés à gros tuyaux. — Polonaise noire, toute doublée & liserée de soie gris perle. Ouverte devant, elle a la même forme que la précédente.

Il suffira, pour relever les pans, d'un demi-lé de velours qui sera doublé & liseré comme le reste. Une pèlerine noire, doublée & liserée, se met par dessus pour sortir les jours de froid.

La fourrure sert souvent de bordure aux vêtements. Le *schong* est une des moins chères, & produit néanmoins un très-joli effet.

Une polonaise de drap ou de velours, ainsi garnie, peut se porter avec n'importe quel jupon, noir ou de couleur. Il faut, bien entendu, que le manchon soit assorti à la bordure du manteau. Pour les vêtements plus ordinaires, les petits bords de marabouts de soie & de laine sont suffisants & ne coûtent pas cher.

Les chignons élevés nous ramènent les collettes ; on en fait en crêpe lisse, ruchées & tuyautées doubles ; en mousseline claire garnie de

petit tulle, de blonde, etc. Le bas des manches doit avoir la même ruche que le cou.

La forme de tous les *chapeaux* de cet hiver, qu'ils aient ou non des brides, sera à peu près semblable. La différence résidera beaucoup dans la manière de les poser, & dans la garniture du dessous. Le modèle dominant se compose d'une large calotte à passe retournée, & doublée de velours. La calotte est ornée de velours, de moire ou de faille. De côté, une aile ou un oiseau, attachant une ou deux plumes retombant plus ou moins en arrière. Généralement, pas de fleurs sur ces chapeaux. Quelquefois, une petite guirlande en

dessous du bordé de velours & faisant tour de tête, ou une seule fleur de côté retenant une grosse torsade, semblable à celle de la calotte, ou encore un bord de plumes frisées. Les chapeaux sans brides n'ont généralement pas de garnitures en dessous, ce qui les fait plus relever en arrière.

Le feutre orné de velours & de plumes est ce qui se fait le plus dans ce moment. Comme le prix de ces chapeaux est assez élevé, surtout dans les nuances nouvelles, on peut facilement en confectonner un soi-même, en achetant une forme de tulle pour la recouvrir en drap fin, ce qui imite admirablement le feutre.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en drap, ornée de deux rangs de pointes liserées de satin, surmontées d'un biais liseré. — Polonaise-tunique ornée d'un rang des mêmes pointes, fermée devant par des brandebourgs. — Dolman pareil au costume. — Chapeau en velours noir avec nœuds en faille liserés de satin; touffe de plumes.

Deuxième toilette. — Robe en satin, avec un volant à trois plis creux, interrompus par trois plissés, que fixe une ruche en dentelle. — Mantelet en velours à pièce plissée, orné de Chantilly. — Chapeau en velours royal, avec dentelle et touffe de plumes.

Toilette de petite fille. — Jupon en velours noir. — Polonaise en popeline à basque dans le dos, et pèlerine de grèbe. — Toque en feutre avec nœud en velours et bord en grèbe.

GRAVURE D'ENFANTS

Des Magasins de Pygmalion, 102, rue de Rivoli.

Première toilette. — Pour dix à douze ans. — Costume en drap de Sibérie garni de velours. — Polonaise relevée derrière et sur les côtés. — Pèlerine fendue dans le dos et fermée par deux nœuds en velours. — Manche avec large revers.

Toilette pour dame âgée. — Robe en faille garnie de guipure. — Première jupe avec un grand volant surmonté d'un bouillonné. — Deuxième jupe relevée sur le côté. — Corsage à longue basque croisée derrière. — Nœud d'épaule avec glands et cordon en passementerie. — Coiffure en blonde, ornée de fleurs et de velours.

Toilette pour petite fille de six à huit ans. — Costume en popeline garnie d'effilé en soie. — Tunique-polonaise relevée sur les côtés, ornée d'un biais au-dessus de l'effilé. — Devant, garniture en ganse avec glands fermant le corsage. — Derrière, boutons en passementerie avec glands.

Toilette de baby de trois ans. — Robe en cachemire soutachée; la robe est relevée au-dessus de la broderie par des boutons posés de distance en distance. — Corsage décolleté à manches courtes. — Guimpe en mouseline. — Jupon en cachemire, orné dans le bas d'une ruche traversée de deux soutaches et d'une ruche plissée au-dessus.

Costumes de M. Morlet, tailleur, galerie Colbert, 2 & 3, rue Vivienne.

Costume de petit garçon de huit à dix ans. — Paletot en drap avec revers en velours.

Costume de petit garçon de cinq à sept ans. — Pardessus en drap avec col en velours, fermé devant par des ganses en passementerie.

DOUZIÈME CAHIER

Entre-deux. — S. D. — Entre-deux. — Victoire. — Dessin soutache. — E. F. — Mouchoir. — Chapeau en tulle. — Parure. — Dessin ganse. — Chapeau en dentelle. — Chapeau rond. — Jardinière. — Caisse à fleurs. — V. B. enlacés. — Veste soutachée pour petit garçon. — Philomène. — Adélaïde. — T. C. — Ecuillon avec J. M. — U. N. — L. M. — Eulalie. — Écran. — Chapeau pour dame âgée. — Parure. — Dessin ganse. — Porte-montre. — Garniture pour jupon. — Rosace au crochet. — Entre-deux. — R. H. enlacés. — Garniture. — Geneviève. — M. J. — Motif soutaché. — Bande assortie

PLANCHE XII

PREMIER CÔTÉ.

Polonaise pour petite fille de quatre à six ans. Pardessus avec pèlerine pour petit garçon.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Gilet de flanelle. Montage de la bonbonnière-calendrier.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin Aubusson pour ameublement. — Le fond du médaillon est en soie; le fond extérieur peut être fait en vert très-clair ou gris-feutre.

Ce motif servira pour les fauteuils, les chaises, la causeuse; le fond extérieur sera plus ou moins large, suivant la dimension du meuble. Si l'on veut rendre le travail beaucoup plus joli, on fera tout le dessin et le fond blanc au petit point, et le fond extérieur au point des Gobelins.

BONBONNIÈRE-CALENDRIER

ET ÉTOILES POUR DEVIDER LE FIL.

Dernière partie de la bonbonnière.

Voir, pour le montage, le second côté de la planche de patrons. — Pour employer les deux étoiles données avec la bonbonnière, on découpe du carton un peu fort sur les mêmes contours, puis on colle de chaque côté les étoiles dorées.

MOSAÏQUE

Élever un garçon, c'est élever un garçon ; élever une fille, c'est élever une famille.

..

LES ARBRES.

Arbres qui couronnez de vos faites sublimes
Cette plaine ondoyante où ruissent les blés,
Dans l'air, en gémissant, vous secouez vos cimes,
Et le vent sur vos fronts frappe à coups redoublés.
Pourquoi subissez-vous cette étrange torture,
Géants qui semblez nés pour braver les autans,
Alors qu'autour de vous la paisible nature
Sourit, dans les bas-fonds, au souffle du printemps ?

— Tu t'étonnes, passant, que l'aile des tempêtes
Trouble si fortement notre sérénité ?
Apprends donc que tandis qu'elle ébranle nos têtes,
L'humble trouve le calme en son humilité.

A. DESPLANQUE.

..

Les pères complaisants font les enfants ingrats.

ÉTIENNE (*Les Deux Gendres.*)

..

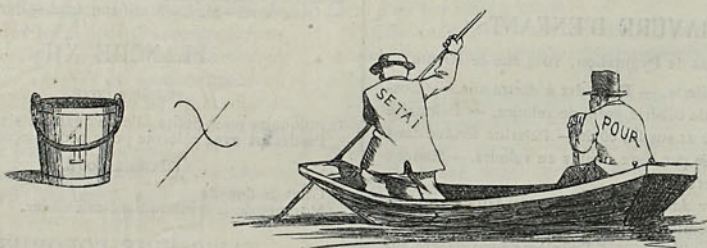
La justice prime la force.

KANT.

Le mot du Logographe de Novembre est EUDOXIE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : Mors dorée ne rend pas le cheval meilleur.

RÉBUS





3869.

Imp. Th. Dreyer, rue des Petits Champs 28 Paris

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ceinturerie de la Maison Marchal, 23, Rue du faubourg St. Honoré.

Ayuntamiento de Madrid





G. Goring

Imp. de l'Éclairage au Palais National 21 Paris

386

A. Chaillet

MODES DE PARIS

JOURNAL DES DEMOISELLES & PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

Cointureuse de la Maison: Marechal, 23. Rue du faubourg St Honoré.



TABLE

DU QUARANTIÈME VOLUME

INSTRUCTION

GALERIE LITTÉRAIRE, par Boulmier: Remy Belleau. — M^{me} Deshoulières. — Boursault, page 1. — Meslin de Saint-Genest, 66. — Clément Marot, 129. — LETTRES A NATHALIE, par Antonin Rondelet: 10^{me} lettre, *Sur les convenances sociales en matière de vérité*, 33. — 11^{me} lettre, *Sur l'exagération*, 163. — Schiller, par M^{me} Bourdon, 36. — *Le Rachat du Territoire*, 65. — *Le Père Gratry*, par M^{me} Bourdon, 97. — *Les Pierres Précieuses*, par M. Ch. A. Rozan, 99, 225 & 289. — Goethe, par M^{me} Bourdon, 161, 321 & 353. — *Mon Ascension au Vésuve au début de la dernière éruption*, par A. Rondelet, 193. — *Histoire d'un vieux Roman*, par M^{lle} A. Urbain, 257.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Manuscrit de ma Mère, par Lamartine, page 4. — *Vie de Madame Elisabeth*, par A. de Beauchesne, 6. — *Fleurange*, par M^{me} A. Craven, 40. — *Le Style épistolaire*, par Louis Desormis, 41. — *Tableau de la France et de ses Colonies*, par L. Collas, 41. — *Les livres de M. Chaillot*, 41. — *Saint Ambroise*, par l'abbé Beaunard, 67. — *Examen de conscience des Femmes honnêtes de France*, 68. — *La Roche aux Mouettes*, par Jules Sandeau, 69. — *Vie du Comte Rostopchine*, par le comte A. de Ségur, 103. — *Le Missionnaire catholique*, 105. — *Le Jour du Seigneur*, par E. Hello, 135. — *Isabelle de France et la Cour de saint Louis*, par M^{me} R. de la Richardays, 137. — *Tablettes d'une femme pendant la Commune*, par M^{me} Blanchecotte, 137. — *Voyage autour du monde*, par le comte de Beauvoir, 166. — *Marie Sainte Trégonnec*, par M^{me} D. de la Ville Tual, 167. — *Nouvelles variées*, par M^{me} M. Bourdon, 204. — *Les Rues de Paris*, par M. B. Bouniol, 205. — *Lettres de André-Marie Ampère*, 230. — *L'Amitié*, 232. — *Vie de la Mère Marie-Thérèse*, par l'abbé D'Hulst, 263. — *La Petite Concierge*, par M^{lle} Monniot, 264. — *Les Héritages*, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot, 294. — *Les Deux Filles de sainte Chantal*, 294. — *Cours d'économie domestique*, par M^{me} E. Hippeau, 324. — *Notre-Dame de Délivrance*, 325. — *Vie de la mère Marie de la Providence*, 355. — *Deux Filles de notre monde*, 355. — *Les Légendes de sainte Geneviève*, 356.

ÉDUCATION.

LES SAINTES DE FRANCE, par M^{me} Bourdon: Sainte Geneviève. — Sainte Bathilde, page 7. — La bienheureuse Jeanne de Valois, 42. — Sainte Colette, 71. — La bienheureuse I. de Boulogne; la bienheureuse Marie de l'Incarnation, 106. — Sainte Rictuode, veuve; sainte Julie, vierge et martyre, 138. — Sainte Blandine; sainte Clotilde; sainte Germaine, 167. — sainte Berthe; la bienheureuse Louise de Savoie; sainte Glosinde, 207. — Sainte Isabelle vierge, 233. — Sainte Reine, vierge & martyre; sainte Maure; sainte Delphine, 265. — Sainte Foy; sainte Benedicte; sainte Pience; sainte Aure; sainte Angadrême; sainte Céline,

295. — Sainte Florence; sainte Maxellende; sainte Maxence, 326. — Sainte Odile, 356. — *Un Ange et une Rose*, par L. Max, 9. — *Histoire d'Yseul*, par M^{me} Bourdon, 12, 44, 78, 107, 145, 174, 208 & 239. — *Marthe & Marie*, par Michel Aubray, 16, 48, 81, 111 & 149. — *L'Appel des Condamnés*, par M^{me} Bourdon, 53. — *Urbain Keradec*, par M^{me} L. Max, 72. — *La Trouvaille*, opérette, par M^{me} Rocheblave, 140. — *La Mère laborieuse*, 169. — *Une Reine d'Espagne*, 170. — *La Fourberie*, par M^{me} la comtesse de Mirabeau, 178, 211, 243 & 266. — *La Famille de madame de Sévigné*, par M^{me} Bourdon, 233. — *Sous les toits*, par V. Baston, 273. — *Une vie d'aventures*, par R. Cortambert, 296. — *Léonie*, par M^{me} la comtesse de la Rochère, 300 & 331. — *Calixte*, par M^{me} Bourdon, 326. — *L'Arbre de Noël*, 367. — *La Montre de ma Tante*, par M^{me} de Stolz, 361.

POÉSIE.

Le Petit Frère, par L. A., page 21. — *Le Progrès*, par H. de Bornier, 55. — *Le Père, son Fils & le Roitelet*, par J. Haldy, 90. — *La Maison déserte*, par A. Chaten, 117. — *Espoir*, par M^{lle} Z. Fleuriot, 182. — *Priez*, par L. A. 216. — *Le Départ des Hirondelles*, par Th. Gautier, 249. — *Ce que dit la Tempête*, 277. — *Mon Oiseau*, par Marie Jenna, 311. — *Parce, Domine*, par André Theuriot, 342. — *Dodo*, par Victor Baston, 373.

REVUE MUSICALE, par M^{me} Marie LASSAUEUR.

Pages 23, 55, 88, 118, 153, 183, 216, 278, 311, 343 & 373.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Bouillon réconfortatif. — Carottes au consommé. — Remède contre l'asthme et les oppressions. — Nettoyage de la perse glacée, page 26. — Riz de veau à la Richelieu. — Salade suédoise, 54. — Filet de veau à la russe. — Préservation des fourrures, 87. — Poulet en ragoût. — Filets de soles farcis au vin de Madère, 120. — Procédé pour purifier l'air dans les maisons. — Nettoyage au moyen de l'alcali volatil, 155. — Omelette aux petits pois. — Œufs brouillés aux crevettes. — Sauce aux groseilles vertes. — Médecine domestique, 186. — Confitures de fraises; Confitures de poires anglaises ou de rousslet, 218. — Conserves de framboises; Prunes au vinaigre, 250. — Pêches conservées; Potage au gibier; Eau pour nettoyer les cuivres. — Tisane rafraîchissante, 231. — Pommes à la Berci; Croûtes au Madère, 342. — Pouding à la diplomate; Manière d'ôter les taches d'encre sur les estampes, gravures, etc., 372.

CORRESPONDANCE, MODES, VISITES DANS LES MAGASINS, EXPLICATIONS.

Pages 27, 57, 91, 121, 155, 187, 218, 250, 282, 315, 345 & 375.

DEVINETTES.

Pages 31, 64, 127, 160, 192, 224, 287, 351.

MOSAÏQUES.

Pages 32, 63, 96, 128, 256, 288, 352 & 380.

RÉBUS.

Dessinés par L. LEVERT & gravés par Ch. GILBERT.

Chacun à son tour doit toujours s'attacher, page 32. — Mal herbe croit plutôt que bonne, 64. — Bien mal acquis ne prospère pas, 96. — Quand le chat n'y est pas les souris dansent, 128. — A brebis tondue Dieu mesure le vent, 160. — L'appétit vient en mangeant, 192. — Qui de tout se tait, de tout a paix, 224. — Familiarité engendre mépris, 256. — Vin versé n'est pas avalé, 288. — Un fou émeut ce que quarante sages ne pourraient apaiser, 320. — Mors doré ne rend pas le cheval meilleur, 352. — Un sot qui se tait, passe pour un sage, 380.

GRAVURES D'ART.

L'Appel des Condamnés, d'après Muller. — *La Mère Laborieuse*. — *Portrait de madame de Sévigné*, d'après un portrait du temps. — *Un Christ*, d'après Van Dick.

GRAVURES DE MODES.

Voir à l'article *Explications des Travaux*.

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — TAPISSERIE COLORÉE: Dessin Louis XIII. Pour dessus de table. — 1^{er} cahier: Broderies & petits travaux.

FÉVRIER. — TAPISSERIE COLORÉE: Bande, dessin cachemire. — Plancher de guipure Richelieu, au recto; Tapisseries par signes au verso. 2^e cahier: Broderies & petits travaux.

MARS. — TAPISSERIE COLORÉE: Dessin Smyrne pour ameublement. 3^e cahier: Broderies & petits travaux.

AVRIL. — Plancher de broderies sur tulle et de tapisserie par signes. — *Imitation de Peinture à l'huile*. — 4^e cahier: Broderies & petits travaux.

MAL. — 5^{me} cahier: Broderies & petits travaux.

JUIN. — TAPISSERIE COLORÉE: Bande d'œillets. — 6^e cahier: Broderies & petits travaux.

JUILLET. — 7^e cahier: Broderies & petits travaux.

AOUT. — GRANDE PLANCHE DE BRODERIE: Travaux en fil & tapisserie par signes. — 8^e cahier: Broderies & petits travaux.

SEPTEMBRE. — TAPISSERIE COLORÉE: Bande. — 9^e cahier: Broderies & petits travaux.

OCTOBRE. — CARTONNAGE: Première partie d'une boîte-calendrier. — Plancher de Broderie sur tulle et Tapisserie colorée. — 10^e cahier: Broderies & petits travaux.

NOVEMBRE. — CARTONNAGE: Deuxième partie de la boîte-calendrier. — Tapisserie colorée. Dessin Aubusson. — 11^e cahier: Broderies & petits travaux.

DÉCEMBRE. — CARTONNAGE: Troisième partie de la boîte-calendrier. — Tapisserie colorée. Dessin Aubusson. — 12^e cahier: Broderies & petits travaux.

PLANCHE DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — Une petite planche, recto & verso: Corsage à basque pour dame âgée. — Robe

pour petite fille de sept à huit ans. (Gravure n° 3821, du 1^{er} janvier).

FÉVRIER. — PL. II. — Une grande planche, recto & verso: Tunique — Tablier pour petite fille de cinq à six ans. — Corsage ouvert pour toilette de soirée. — Capulet égyptien.

MARS. — PL. III. — Une petite planche, recto & verso: Tunique (2^{me} toilette, gravure du 1^{er} mars, n° 3829). — Corsage décolleté (1^{re} toilette, même gravure).

AVRIL. — PL. IV. — Une grande planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper: Corsage à basque (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} avril n° 3834). — Corsage alsacien, pour petite fille de sept à huit ans. — Corsage pour baby de un à deux ans.

MAL. — PL. V. — Une grande planche recto & verso: Paletot garni de dentelle (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} mai, n° 3838). — Mantelet (2^e toilette, même gravure). — Tunique à bretelles (3^e toilette, même gravure). — Mantelet avec revers formant capuchon (4^e toilette, même gravure). — Capote à revers (5^e toilette, même gravure).

JUIN. — PL. VI. — Une petite planche recto & verso: Corsage à basque (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} juin, n° 3842). — Mantelet (2^e toilette, même gravure).

JUILLET. — PL. VII. — Une grande planche recto & verso: Camisole de nuit. — Pèlerine à revers. — Pantalons. — Fichu croisé (toilette de petite fille, gravure du 1^{er} juillet, n° 3847). — Tunique (2^e toilette, même gravure).

AOUT. — PL. VIII. — Une petite planche, recto & verso: Tablier pour baby de deux à trois ans. — Veste pour petit garçon (gravure du 1^{er} août, n° 3851). — Gilet (même gravure). — Tunique Pompadour (même gravure).

SEPTEMBRE. — PL. IX. — Une petite planche, recto & verso: Tunique à revers (1^{re} toilette, gravure du 1^{er} septembre, n° 3856). — Fichu brodé. — Corsage pour petite fille de huit à dix ans.

OCTOBRE. — PL. X. — Une grande planche, recto & verso: Tunique brodée (1^{re} toilette, gravure du octobre, n° 3860). — Paletot à manches carées (2^e toilette, même gravure). — Mantelet à manche simulée Dolman (3^e toilette, même gravure). — Casaque mantelet (4^e toilette, même gravure). — Paletot à capuchon (5^e toilette, même gravure).

NOVEMBRE. — PL. XI. — Une grande planche de patrons de layette, recto & verso: Pelisse collet double. — Capeline. — Couche en flanelle. — Couche en flanelle boutonnée. — Couche anglaise. — Robe de baptême. — Capote. — Bonnet de baptême. — Bonnet Fançon. — Bonnet de nuit. — Béguin, deux grandeurs. — Chemise deux grandeurs. — Chemise montante deux grandeurs. — Brassière deux grandeurs. — Brassière montante, deux grandeurs. — Dessus de maillot. — Jackson plat. — Jackson à plis. — Blouse de nuit. — Blouse à pièce. — Robe décolletée. — Robe montante. — Vareuse. — Fichu croisé. — Taie d'oreiller. — Bavoir piqué. — Bavoir pèlerine. — Bavoir à pattes croisées. — Bavoir à ceinture. — Chemisette. — Chausson piqué. — Botte. — Soulier anglais.

DÉCEMBRE. — PL. XII. — Une petite planche, recto & verso: Polonoise pour petite fille de quatre à six ans. — Pardessus à pèlerine pour petit garçon. — Gilet de flanelle. — Montage de la bonbonnière. — Calendrier.

MUSIQUE.

JANVIER. — *Quadrille*, par A. Rocheblave.

MAL. — *La Trouvaille*, opérette, paroles de M^{me} Rocheblave; musique de Victor Massé.

JUILLET. — *La Berceuse*, paroles & musique de M. Laurent de Rillé. — Polka de M^{me} Hortense Wild.

SEPTEMBRE. — *Adieu, préau!* paroles de M^{me} Boisgontier; musique de A. Rocheblave.